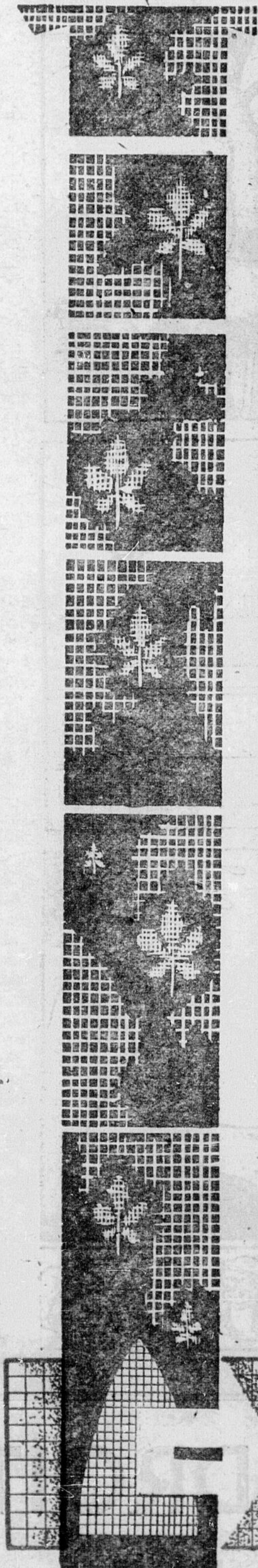




Magazine

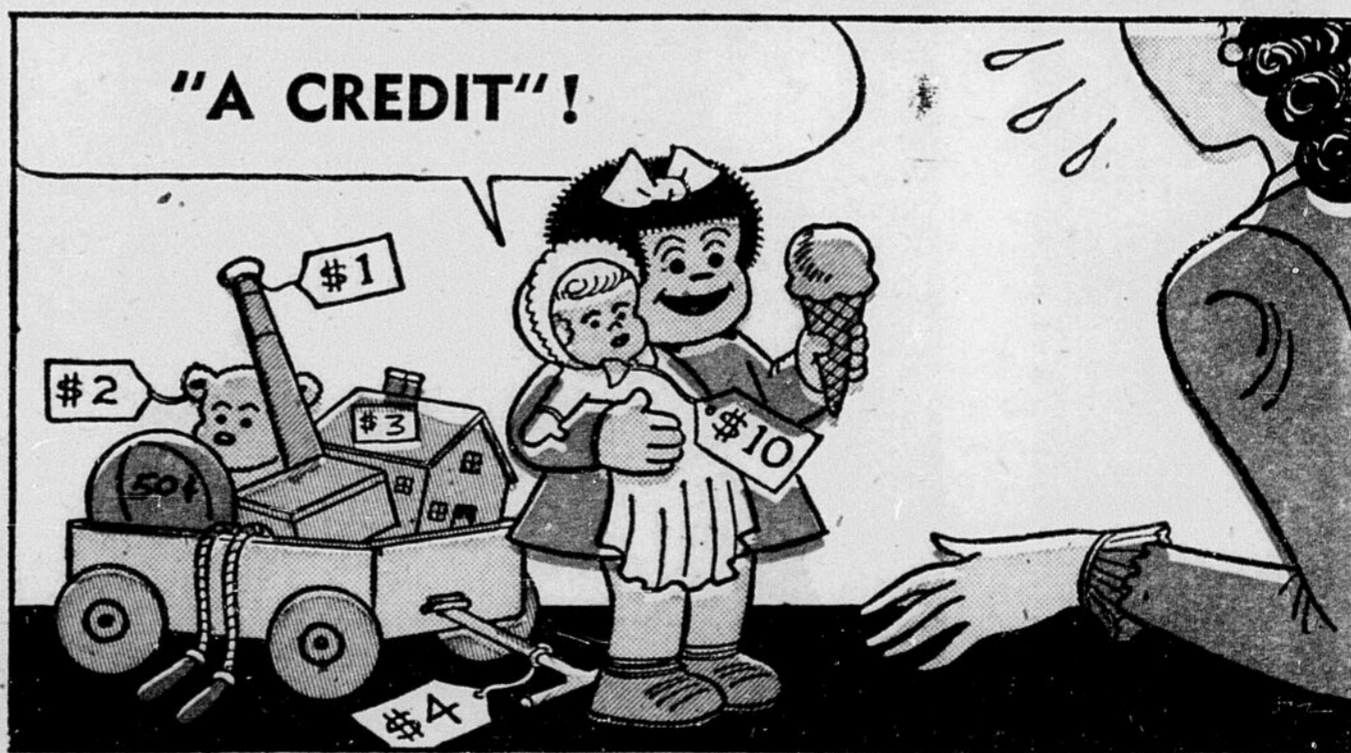
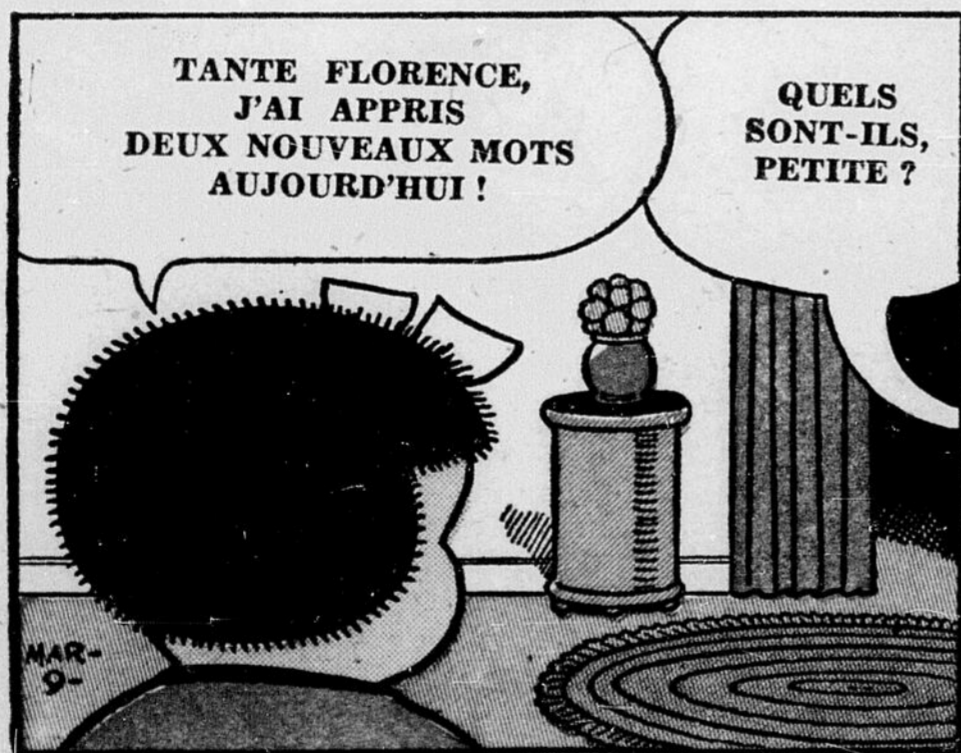
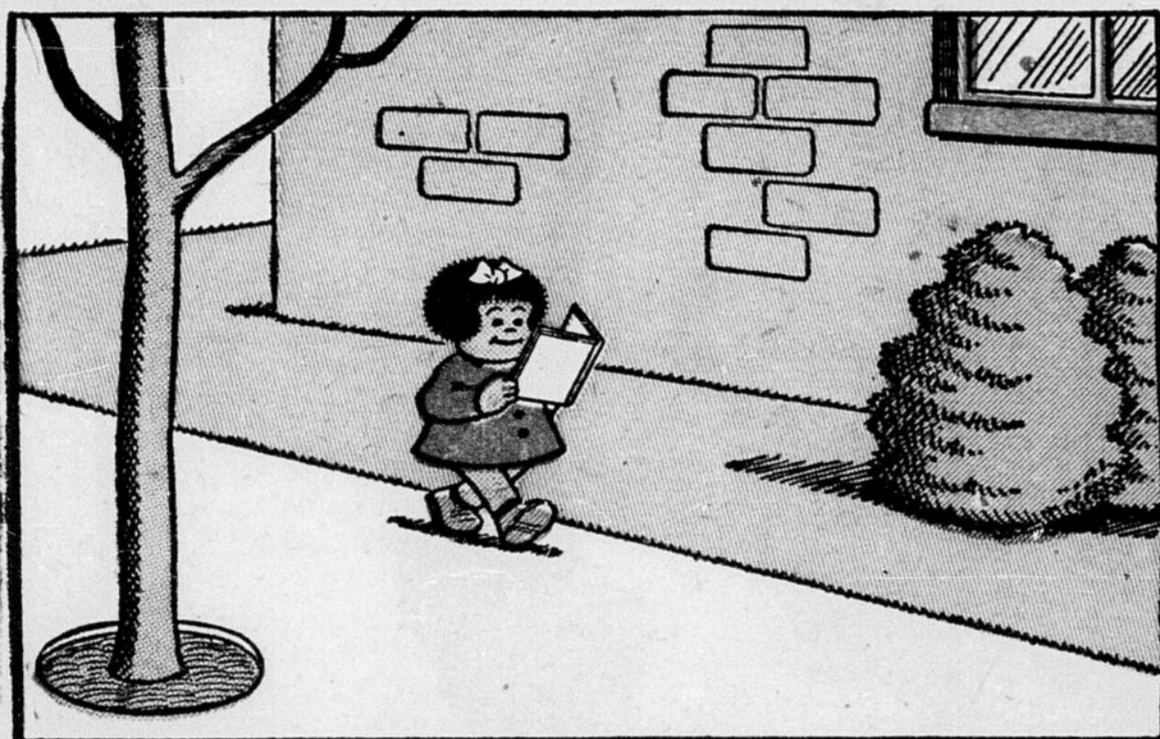
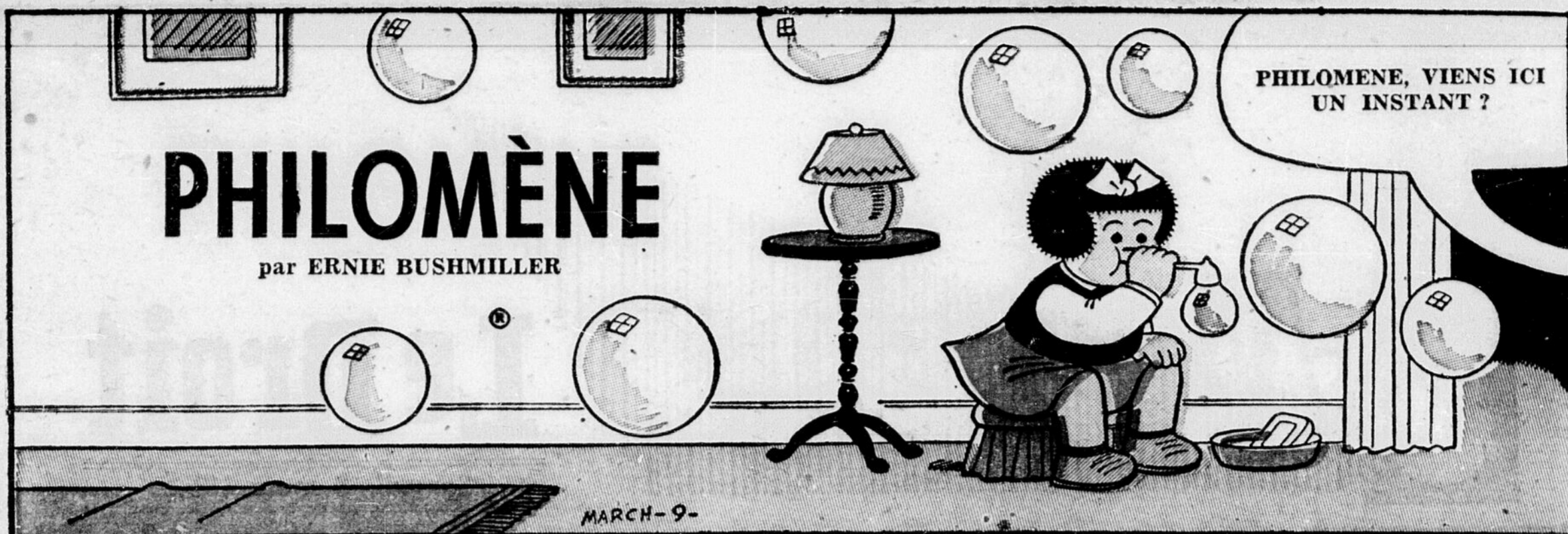
Le Droit

Samedi, 8 mars 1952



Suzanne Cloutier à Hollywood

(voir pages 9 et 16)



LES PETITES ANNONCES dans LE DROIT

sont votre garantie de prompts et efficaces résultats

ESSAYEZ-LES!

LA VIE DE L'ESPRIT

Engagée ou gratuite ?

par
Guy Sylvestre

DEPUIS qu'il y a des écrivains et des artistes, c'est-à-dire depuis assez longtemps, il y a toujours eu des polémiques qui ont divisé les théoriciens des lettres et des arts. Ces polémiques ont été nombreuses, variées, et si elles n'ont pas créé les chefs-d'œuvre, elles ont néanmoins facilité à un grand nombre de personnes la compréhension de maints problèmes que posent la littérature et les beaux-arts. Il y a eu la querelle des anciens et des modernes, la querelle du classicisme et du romantisme, celle du réalisme et de l'idéalisme, et combien d'autres! Depuis quelques années, la plus retentissante de ces querelles est celle de la littérature engagée, et de la littérature gratuite. Evidemment, le problème n'est pas nouveau, mais la querelle a pris une importance considérable à certains moments, et il peut être intéressant de voir de quoi il s'agit en somme dans cette querelle qui n'est pas terminée.

La littérature engagée a connu un regain de faveur surtout par suite de la résistance que les écrivains ont opposée à l'occupant en France au cours de la dernière guerre. Devant le malheur de la patrie, les écrivains ont presque tous voulu faire servir leur plume à des causes précises, ils ont voulu faire ce qu'on appelait de la littérature d'action. A cela, personne ne peut trouver à redire. La plume peut être une arme puissante. Mais certains écrivains engagés ont voulu généraliser cette condition de l'écrivain résistant et soutenir que tout écrivain doit être engagé, qu'il doit se jeter dans l'action. Ici, il me semble qu'il faut distinguer. Comme homme, comme citoyen, l'écrivain ne doit pas se désintéresser du sort de la cité et de l'humanité, il ne doit pas, comme Pilate, se laver les mains de ce qui se passe autour de lui. Et il peut comme écrivain aussi chercher à agir en présence de ces problèmes temporels. Mais il me semble qu'il n'est pas obligé de le faire nécessairement comme écrivain. Il peut, en effet, sans faillir à sa mission d'écrivain, écrire des œuvres qui ne soient pas inspirées par l'état du monde au moment où il écrit, il peut aussi produire ce qu'on appelle de la littérature gratuite, par opposition à la littérature engagée.

Mais, à l'autre extrême, certains ont voulu soutenir que l'écrivain doit éviter de s'engager, qu'il doit rester en dehors de tout parti et ne chercher qu'à exprimer ce qui dépasse le temps et l'espace. Ici aussi, me semble-t-il, on va trop loin. Ne faudrait-il pas admettre qu'il y a place dans la littérature pour des œuvres gratuites et pour des œuvres engagées? Ce qui est indiscutable, en tout cas, c'est que toutes les littératures sont faites d'œuvres engagées comme de d'œuvres gratuites. Au moment où Bossuet écrivait l'Histoire des variations des églises protestantes, Racine écrivait Phèdre, comme Alain-Fournier écrivait le Grand Meaulnes au moment où Péguy tonnait ses pamphlets. Les uns et les autres font égale-

ment partie de la littérature, et de la bonne littérature. Je ne crois pas qu'on puisse refuser de le reconnaître.

Il y a des crises parfois qui surviennent dans le monde ou dans un pays qui sont d'une telle gravité qu'il est désirable que les écrivains se prononcent, prennent position, pour indiquer des solutions qui leur paraissent opportunes et justes. Mais cela ne veut pas dire que toute leur littérature doive être produite en fonction de ces événements. Prenons un exemple contemporain, correct. François Mauriac publie depuis plusieurs années dans le Figaro des premiers-Paris qui sont de la littérature nettement engagée. Dans ces articles courts et lumineux, il prend position devant des problèmes du jour. Personne ne peut lui contester le droit de le faire. Mais, après quelques années de silence comme romancier, il vient d'écrire sur coup le Sagouin, un récit, et Galigai, un roman, ni l'un ni l'autre ne pouvant être considéré comme de la littérature d'action. Ce sont en effet des portraits d'hommes et de femmes comme il a su nous en donner de si admirables depuis trente-cinq ans. Et personne ne peut, non plus, lui contester le droit de faire aussi cela.

Pourquoi en est-il ainsi? Je crois que la réponse à cette question est tout simplement que l'homme est une personne, c'est-à-dire un être qui échappe par certains côtés à son temps et à son lieu, bien qu'il ne puisse se mettre en dehors de ce temps et de ce lieu. L'homme est un être social, il fait partie d'une société, d'une ville, d'un pays, d'un monde. En tant qu'il est un être social, il ne peut se désintéresser de ce qui l'entoure. Mais il a aussi une âme qui n'est qu'à lui et qu'il doit sauver, et par là, il est un être qui dépasse le social, le terrestre, il est ouvert sur le divin, sur le céleste. Et c'est parce que l'homme est, comme le disait Montaigne, ondoyant et divers, qu'il a créé des œuvres qui sont, comme lui, ondoyantes et diverses. Il y a place pour la littérature engagée comme pour la littérature gratuite; vouloir supprimer l'une ou l'autre serait illusoire, elles répondent chacune à un besoin de l'homme, elles sont chacune une expression d'un aspect de l'homme.

"Quand j'agis, a écrit Montaigne, je suis citoyen; mais, lorsque j'écris, je suis homme, et je regarde les peuples de l'Europe avec la même impartialité que les différents peuples de l'île de Madagascar." Cette pensée va loin, elle éclaire notre problème. L'homme est un citoyen, mais il est aussi un homme, et il serait regrettable que l'on veuille nier ce double aspect de sa condition. D'ailleurs, ce serait peine perdue. Les théoriciens de la littérature et des arts peuvent faire couler toute l'encre qu'ils veulent, il y aura toujours des écrivains et des artistes engagés, comme il y aura toujours des écrivains et des artistes gratuits. Nous aurions bien tort de nous en plaindre.



"Le vieux chalet suisse" se découpe sur un ciel plein de mouvement dans cette composition au pastel que son auteur, M. Roger Saint-Denis, d'Ottawa, a intitulée plus justement en anglais "Spring Sky". L'œuvre figurait dans une exposition individuelle de plus de quarante toiles par cet artiste qui a adopté le pastel comme medium exclusif.

(Photo "Le Droit" par Pierre Normandin).

Paris aux yeux du monde

Un article d'Albert MOUSSET

JEAN-LOUIS Vaudoier, de l'Académie Française, présente sous ce titre, une anthologie luxueusement illustrée des souvenirs laissés par Paris aux plus éminents de ses hôtes étrangers.

De la "chère Lutèce", de l'Empereur Julien au Paris contemporain, ces textes nous offrent une vaste fresque où se succèdent les épisodes de la petite et de la grande histoire, les descriptions de sites et de monuments, les scènes de la vie populaire.

Il y a une leçon psychologique à tirer d'un groupement par nationalités de ces observateurs étrangers.

Les Italiens aiment à se mêler aux foules élégantes et désœuvrées qui animent le Palais-Royal. Casanova s'attarde à observer les vendeuses de colifichets et les badauds qui attendent pour régler leur montre, le coup de canon annonçant midi. Goldoni y loue un appartement. "J'avais beau être occupé, dit-il, je ne pouvais me passer de donner de temps en temps un coup d'oeil à cette promenade délicieuse qui rassemblait à toute heure tant d'objets différents".

Les Allemands portent sur les sites parisiens un regard méticuleux. Kotzebue a compté au Palais-Royal, dix-huit cafés, seize marchandes de modes et vingt libraires. Il a vu aux Invalides une bibliothèque "infiniment plus belle que celle qu'on chercherait chez beaucoup de petits princes d'Allemagne". Wagner trouvera dans ces mêmes galeries du Palais-Royal la mélodie des strophes de Hans Sachs dans les Maîtres Chanteurs. Henri Heine médite sur les trois millénaires dont l'Obélisque fut l'impassible témoin. Erich Maria Remarque se recueille devant l'Arc de Triomphe.

L'Autrichien Zweig a loué, lui aussi, une petite chambre qui donne sur le Palais-Royal, logis studieux et romantique "en plein

centre du cercle enchanté que constitue la ville la plus vivante du monde".

Les Russes cherchent surtout la compagnie de leurs compatriotes, qui forment une colonie homogène, mais volontiers médisante. Léon Tolstoï se familiarise avec les scènes parisiennes, il s'enthousiasme aux comédies de Molière et de Marivaux, s'amuse au spectacle des Bouffes-Parisiens, et garde un souvenir "charmant" du quadrille des lanciers qu'il a vu danser aux Variétés. Il fréquente les cours du Collège de France, les bibliothèques, les musées. Il a la curiosité d'assister à une exécution capitale, dont il garde le cauchemar.

Dostoïevski n'a guère conservé de son séjour à Paris d'autre notation que celle du dialogue pittoresque qu'il a eu avec le gardien chargé de faire visiter les caveaux du Panthéon.

Herzen a surtout l'attache des milieux révolutionnaires, ce qui ne l'empêche pas de nous raconter par le menu l'histoire du passage Radziwill, fantaisie d'un magnat polonais qui s'était lié d'amitié avec le Régent.

Mais les visiteurs sur lesquels Paris a laissé la plus forte empreinte sont les Anglo-Saxons. Martin Lister a fait une description émouvante des perspectives de la Seine et de l'île de la Cité; Sterne s'émerveille de la politesse des petites gens; Dickens est un fin observateur des scènes de la rue; Thackeray s'intéresse au coût de la vie et indique à ses compatriotes les tentations à fuir; Kipling encore enfant a "découvert" la Notre-Dame de Paris et Quasimodo; Walter Scott a vu jouer à l'Odéon l'adaptation de son roman Ivanhoe.

Parmi les Américains, Franklin s'est intéressé au sort des enfants trouvés dans la capitale. Fenimore Cooper a longuement contemplé le panorama de la ville du haut des tours de Notre-Dame. Il en a gardé une inoubliable impression. Il place les

ponts de Paris au nombre des plus beaux qu'il ait jamais vus. Il a assisté à l'achèvement de la Madeleine.

Les rencontres d'étrangers de passage avec les hommes de lettres français fournissent le thème de piquantes anecdotes. Andersen voulait connaître l'auteur de Notre-Dame de Paris. Il trouva Victor Hugo en caleçon, vêtu d'une robe de chambre et chaussé d'élégantes pantoufles. Lamartine l'étonna par sa connaissance des gens et des choses du Danemark; le poète lui adressa quelques vers qu'il devait conserver pieusement. Alexandre Dumas l'emmena assister à la répétition d'une de ses pièces.

Il croisa Balzac dans la cour du Louvre, le romancier portait des vêtements misérables, un chapeau cabossé, des chaussures crottées. "Vous êtes bien Monsieur Balzac?" lui dit-il. — "Monsieur Balzac partira demain pour Pétersbourg", répondit l'interpellé en lui serrant furtivement la main...

Et Zweig recueillit de la bouche d'André Gide cet aveu: "Ce sont les étrangers qui nous font découvrir les plus beaux sites de notre ville".

On pourrait écrire l'histoire politique et spirituelle de Paris en regroupant ces divers témoignages. Young a vécu les grandes heures de la Révolution; la guerre de 1914 a été vue de Paris par des témoins aussi différents d'esprit que Trotski, d'Annunzio et Blasco Ibanez; Ramuz a connu les inondations de 1910; Somerset Maugham évoque le Paris provincial, Malaparte le Paris proustien, "ce ciel de papier gris-bleu que, des fenêtres de la Place Dauphine, je voyais par-dessus les toits de la rive gauche".

Paris ville étrange, dit Ventura Garcia Calderon, qui n'a pas de commune mesure avec les autres, ville où tout est spectacle, la seule dont on ne se lasse pas, la seule où l'on peut se passer de bonheur... Paris qui ne ressemble qu'à Paris".

LE COIN DES JEUNES



Cette chanteuse bien connue des cinéphiles ne chante pas pour sa gloire, dit-on, mais parce qu'elle aime chanter. Elle est née à Portland, Oregon, le 1er avril 1929. Même avant d'avoir atteint sa dixième année elle se fit entendre régulièrement à la radio et fut reconnue comme l'une des jeunes artistes les plus prometteuses. Elle apparut à l'écran dans "A Date With Judy", "Teen Age", "Nancy Goes to Rio", et plus récemment dans "The Royal Wedding". La connaissez-vous ?

Né à Brooklyn, N.-Y., il devint champion junior de la natation au cours de ses études. Ses prouesses le dirigèrent bientôt vers le théâtre et il débuta dans cette carrière comme nageur professionnel. En 1935, il joignit la compagnie de l'Opéra Municipal de St-Louis. Plus tard il monta son propre spectacle et fit une tournée aux Etats-Unis et à Londres. Il débuta à l'écran en 1944 dans "Murder in the Blue Room". Ses plus récentes réalisations sont "Thirty Seconds Over Tokyo", "Mississippi Raid", "Blue Blood", etc. Qui est-il ?

Homme d'Etat de grande réputation aux Philippines. Né le 16 novembre 1890 à Vigan, il étudia à l'Université des Philippines et à l'Université de Manille. Il débuta dans la politique en 1913, à titre de secrétaire d'Etat de l'ex-président Quezon, fut admis au barreau en 1915 et pratiqua à la Cour Suprême des Etats-Unis. Il fut tour à tour sénateur, ministre des Finances, ministre de l'Intérieur et ministre aux Affaires étrangères, puis il devint président de son pays après la mort de Manuel Roxas en 1948. Quel est son nom ?

Cette actrice de l'écran est native de Paris. Arrivée jeune au Canada elle y reçut son éducation et n'avait que douze ans lorsqu'un agent de presse la découvrit dans l'interprétation d'une pièce enfantine. Elle fit son apprentissage avec une troupe d'amateurs en tournée. Elle apparut dans les films suivants : "Hollywood Canteen", "The Very Thought of You", "My Wild Irish Rose", "I Was a Shoplifter", et aux côtés de Bob Hope dans "The Lemon Drop Kid". Trouvez son nom.

L'OR DE VOS CRAYONS

Saviez-vous que les lettres sur la reliure de vos volumes et sur vos crayons sont réellement en or ?

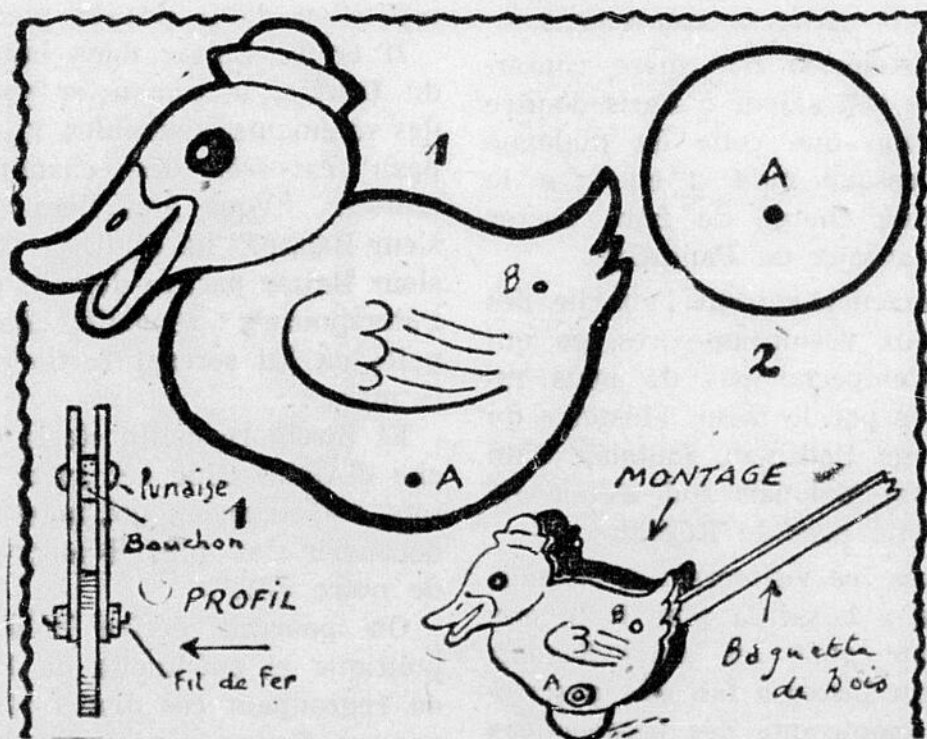
Mais oui. Des feuilles d'or, dont on se sert à cet usage et pour d'autres décorations, sont en or solide, mais elles sont tellement minces qu'une quantité se vendant \$5. en temps normal serait suffisante à couvrir 5,000 pouces carrés. En réalité, elles sont 1,200 fois plus minces qu'une feuille de papier !

La fabrication de ces feuilles d'or est l'une des rares industries qui n'ont guère été changées par la machinerie. Cela prend un an à apprendre ce métier jusqu'à parfaite précision, et la méthode n'a pratiquement pas changé depuis des milliers d'années.

Un batteur d'or reçoit son maté-

riel en blocs de 24 karats d'une banque ou d'une agence gouvernementale. L'or est allié à d'autres métaux pour le rendre un peu plus dur. Il est d'abord transformé en lingot, puis il est passé entre deux rouleaux qui le réduisent en un long ruban d'un millième de pouce d'épaisseur.

Après cela, la feuille d'or se fait au moyen d'un long marteau. Il faut une grande habileté et des matériaux spéciaux. Par exemple, du parchemin de vieux documents du 16ème siècle, du nerf de boeuf et une patte de biche de Sibérie. On dirait presque qu'il faut les "charmes" d'un magicien à lire ces détails, cependant on s'en sert parce que ce sont les seuls matériaux possédant tout ce qu'exige la délicate opération du battage de l'or.



LE JOYEUX CANARD :—Découpez dans du carton fort deux silhouettes de canard semblables à celui-ci (fig. 1), mais en les agrandissant. Découpez également un cercle (2) dans du carton épais, en l'agrandissant aussi. Pour le montage, voyez le profil. Ayez bien soin de décentrer la roue pour donner au canard une marche cahotante.

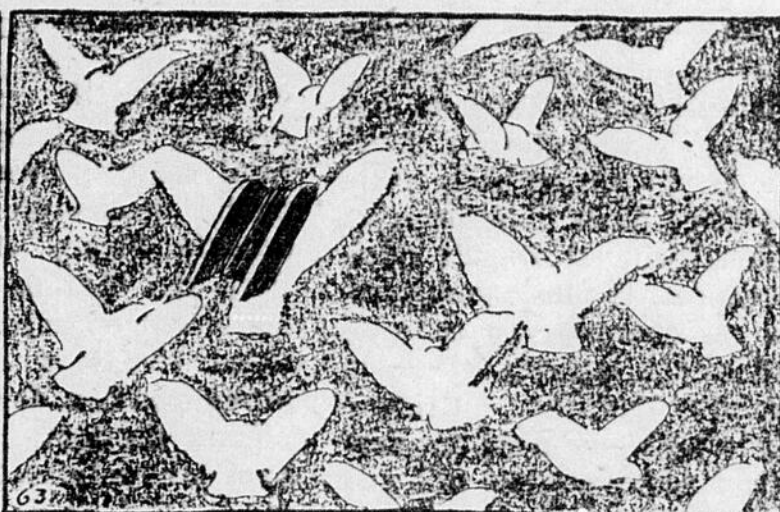
LA REINE DES NEIGES



par H.-C. ANDERSEN



— As-tu encore froid ? dit-elle, et elle le baisa sur le front. Hou ! le baiser était plus froid que la glace et il en fut pénétré jusqu'au coeur qui était déjà à moitié glacé ; il se sentit sur le point de mourir... mais cela ne dura qu'un instant, puis il se sentit bien ; il n'éprouva plus le froid qui l'entourait.



— Mon traîneau ! n'oublie pas mon traîneau — c'est à quoi il pensa d'abord, et le traîneau fut attaché à l'une des poules blanches, qui vola derrière eux en le portant sur son dos.



La reine des neiges embrassa Kay une seconde fois, et alors il n'eut plus le souvenir de la petite Gerda et de la grand-mère et de tout le monde de chez lui.

MOTS POUR RIRE

Deux nègres reviennent ensemble d'un enterrement où il y avait des fleurs à profusion.
L'un dit à l'autre :
— Lorsque je mourrai, je ne veux pas de fleurs sur ma tombe. Tu

planteras tout simplement une vigne de melons d'eau et lorsqu'elle sera mûre, ne la mange pas, mais laisse-la tomber sur le sol afin que le bon jus s'écoule jusqu'à moi.

qui lisait des vers de sa façon et à chaque instant il levait son chapeau.
— Que faites-vous donc ? lui demanda le poète.
— Je salue au passage de vieilles connaissances, répondit Fontenelle.

LE BON LANGAGE

Q.—Faire un habit ; faire un tableau ?
R.—Confectionner un habit ; peindre un tableau.
Q.—Faire une alliance ; des travaux ?
R.—Conclure une alliance ; effectuer des travaux.
Q.—Faire un fossé ; faire un tunnel ?
R.—Creuser un fossé ; forer un tunnel.
Q.—Faire un cercle en patinant ?
R.—Décrire un cercle en patinant.

Le père écrit à son fils qui lui a demandé \$100 :
— Je t'envoie les dix piastres que tu m'as demandées mais je te rappelle que 10 ne prend qu'un zéro.

Certain jour, Fontenelle écoutait un poète, réputé comme plagiaire,



Le renard guette le fromage. Où est-il ?

Un monsieur arrive à l'église. Il est tout vêtu de noir. Il regarde le cortège brillant, les toilettes étincelantes.
— Ça y est. J'ai encore confondu. Ce n'est pas un enterrement, c'est un mariage que j'avais ce matin.

Le mendiant à un riche passant :
— Monsieur, avez pitié d'un pauvre vieillard le chapeau à la main.
— En effet, mon ami, couvrez-vous donc.

D'où sont-ils ?

Il y a des gens qui ont de drôles de noms parce qu'ils habitent de drôles de villes. A vous de deviner quelles villes habitent les gens suivants :

- a) Les Mussipontains ?
 - b) Les Montpessulans ?
 - c) Les Lédoniens ?
 - d) Les Arédiens ?
 - e) Les Sagiens ?
 - f) Les Aipagriens ?
- Solution dans cette page.

SOLUTIONS

Biographies.
Jane Powell. — Bill Williams. — Elpidio Quérino. — Andrea King.
D'OU SONT-ILS ?
a) Pont-à-Mousson ; b) Montpellier ; c) Lons-le-Saunier ; d) Saint-Yrieix ; e) Sées ; f) Rive-de-Gier.

L'Oncle Jean vous invite
au "Royaume des Enfants"

Réserve d'or

UN excellent moyen de juger des chances de paix ou de guerre dans le monde, c'est de suivre les mouvements de l'or d'un pays à l'autre. Tout peuple qui prévoit un danger d'invasion de son territoire national s'assure que sa réserve d'or est en sûreté. C'est pourquoi de nombreuses cargaisons de navires s'ébranlent, surtout vers l'Amérique, aussitôt qu'apparaît la moindre manifestation d'un conflit.

Dès le début de la dernière guerre mondiale, les voutes canadiennes se sont remplies à pleine capacité. Plusieurs pays européens, se voyant en face d'un danger d'invasion de la part des hordes allemandes, réquisitionnèrent sans tarder tout espace qu'ils ont pu trouver à la Banque du Canada. La guerre terminée, le mouvement se fit en ses sens contraires; les voutes se vidèrent et le métal retourna dans les voutes officielles des pays d'origine.

Vint la guerre de la Corée. La tension internationale fut marquée alors par un accroissement considérable de la quantité d'or dans les voutes canadiennes. Depuis quelques temps les pays réclament leur or. C'est là un signe d'optimisme.

Officiellement, il est impossible de savoir quel pays se sert des voutes canadiennes ou encore quelle quantité du précieux métal y est mise en sûreté. Les fonctionnaires canadiens donnent leur parole d'honneur que la chose est gardée secrète.

De temps à autre toutefois, la Banque du Canada émet un bulletin statistique qui ne donne que la tendance générale, mais qui procure aussi certains renseignements qui permettent de se former une idée du va-et-vient occasionné par la situation internationale.

Au début de 1950, il y avait dans les voutes canadiennes environ 400,000 onces d'or; vers l'été, ces chiffres étaient portés à plus de 500,000 onces. Puis l'affaire coréenne fit augmenter soudainement la réserve à plus de 11,000,000 d'onces d'or à la fin de la même année.

En 1951, une diminution de la tension internationale coïncida avec une baisse graduelle durant l'année et en décembre on ne comptait plus de 3,250,000 onces d'or dans les voutes de la Banque du Canada.

Il ne reste qu'à surveiller ces chiffres pour l'année 1952. Que la réserve augmente, ce sera là un indice de crainte de la part des chefs d'Etat. Si elle diminue, tant mieux; on peut alors envisager une ère de paix.

Gérard Leroux.

Devons-nous "tuer" l'arbitre?

Par Charlie DAoust

Renaud préconise une école pour les fervents de hockey — Depuis Clarence Campbell jusqu'à Phil Saint-Amand, les messieurs au piccolo sont souvent dans les trances.

DANS une récente conversation avec Yvon Renaud, arbitre de hockey bien connu, l'importante question des règlements du jeu et de leur rigoureuse application est revenue sur le tapis.

"Je ne saurais trop louer les gens éclairés qui s'intéressent à la formation d'arbitres compétents, affirmait le célèbre athlète de la Basse-Ville, mais j'espère que le jour viendra où les fervents eux-mêmes se tiendront au courant de tous les règlements. Sans passer pour malin, je souhaiterais également que quelques rédacteurs sportifs prennent le temps de suivre les cours d'arbitres afin d'être mieux en mesure de nous critiquer par la suite."

La critique est facile, l'art difficile, même si l'homme est plus en mesure de se prononcer sur la qualité d'une omelette que les poules qui ont pondu les oeufs.

"Rien ne m'est de plus agréable, continue Yvon, que lire dans les pages sportives de la critique constructive, solide, fondée sur les faits et la statistique et les règlements. En revanche, quand on relève certaines sottises contre l'application des règlements du hockey, cela vous met la moutarde au nez."

M. Renaud, qui n'avait pas la réputation d'être un athlète timide à l'époque où il brillait au hockey, à la crosse, au baseball et au football, applaudit donc des deux mains l'Ecole des arbitres que dirige "Happy" Shouldice sous les auspices de l'Association de hockey amateur et avec la bénédiction du souriant

Eddie Daugherty, bras droit du commissaire municipal Alphonse Dulude. Le fait que Tommy Gorman, le Conny Mack du hockey, et le président Clarence Campbell de la Nationale participent activement, chaque année, au magnifique boulot de l'Ecole des arbitres, Yvon Renaud prend une louable attitude.

"Remarque bien Charlie que j'ai été un des pires joueurs dans les démêlés avec les arbitres, précise Renaud, pour la simple raison qu'on ne nous avait pas inculqué assez profondément les règlements régissant notre sport national. Demande à notre ami mutuel Philius Saint-Amand à l'époque où il arbitrait et où nous lui rendions la vie misérable. Maintenant que je dois remplir la même besogne, je tiens à faire amende honorable à Phil et aux autres joueurs de piccolo que j'ai fait damner dans mes jeunes années."

Nous nous rappelons comme si c'était encore hier soir de l'incident dont Saint-Amand avait été la victime, dans la défunte "City League" de l'Auditorium. Il avait rendu une décision énergique qui avait fort déplu à l'instructeur d'une des équipes. Par charité, taisons son nom puisque cet ancien athlète de langue anglaise était désolé de son délit, après une nuit de sommeil réparateur. Le "coach" en question avait donc déchiré la chemise de Philius! Le lendemain il aurait voulu vider les rayons de chemises des frères Robertson, Pharand, Parisien-Boyer, Ogilvy, Caplan, Freiman

et Henry Morgan pour faire excuser sa saute d'humeur par Fearless Phil!

Evidemment, comme vous le répétera Tommy Gorman, le client a toujours raison. Des milliers de personnes autrement normales le reste de l'année dépenseront plusieurs précieux dollars pour le privilège d'assister à un match de hockey et invectiver les messieurs en chandails blancs. Une des expressions célèbres "Tuez l'arbitre" revient souvent sur leurs lèvres. Ou encore: "Veux-tu des lunettes..." et nous en passons des plus savoureuses.

Clarence Campbell, avocat distingué, boursier Rhodes et ancien arbitre professionnel, comprend tellement l'importance des règlements et l'importance de les faire respecter, qu'il en fait presque son disque à répétition.

Au hockey majeur, on considère généralement Georges Gravel de Montréal comme le plus compétent des arbitres. Dans son temps, Oscar Lépine, le vieux renard gris de la capitale, avait créé une excellente impression comme arbitre professionnel. On peut en dire autant de notre illustre concitoyen Frank (King) Clancy, maintenant instructeur dans l'Américaine. "Le soir où j'ai débuté comme arbitre dans la Nationale, nous confie Clancy, j'avais le trac. Je tremblais de tous mes membres en me dirigeant vers le plateau. Mickey Ion, ayant sans doute perçu la chose, me réconforta en me disant tout bonnement: King, quand toi et moi patinerons tout à l'heure, nous serons les deux seules personnes normales dans toute la patinoire."

Feu Jack Grimes de Maniwaki, ancien officier du Régiment de Hull et ancienne étoile au hockey et au baseball, nous rappelait jadis que Billie Boucher et lui avaient dû se sauver en patins de la scène d'une partie d'élimination parce que leur décision avait déplu à la population d'un certain village. Réfugiés dans leur chambre d'hôtel, ils ont dû avoir recours à la protection de la police pour échapper à la meute qui menaçait de les expédier à l'hôpital. Tony Robillard, cousin germain de Clancy et père de Rocky Robillard, pilote actuel de McGill, avait accepté vers 1937 d'aller arbitrer une partie intermédiaire entre les ardents rivaux, soit l'équipe du village contre l'équipe du canton.

"Le président de la ligue, qui habitait Eastview, m'avait donné comme instruction, rappelle Robillard, de diriger le jeu selon mon bon jugement et selon ce que je verrais. Malheureusement pour moi, j'ai dû siffler un hors-jeu qui aurait permis autrement à un club d'annuler le score. Quand j'ai repris connaissance, j'ai décidé de faire cadeau de mes patins à un enfant pauvre de la région."

Et nous pourrions continuer de la sorte pendant des heures.



YVON RENAUD



CLARENCE CAMPBELL



KING CLANCY

Mais l'espace manque. Alors ne soyez pas scandalisés, amis lecteurs, si vous voyez l'oncle Charlie quelque bon soir à l'Auditorium et si vous l'entendez crier Kill the Bum! C'est contagieux. Bonne mère.

Saviez-vous que...

Le premier pavé en béton en Amérique du Nord fut posé à Bellefontaine, en Ohio, en 1891.

La première école élémentaire dans le Nouveau-Monde fut fondée à Mexico par les Espagnols en 1523.

La première carte géographique à indiquer les contours de l'Amérique du Nord fut dressée en 1506 par un Italien du nom de Contarini.

La pasteurisation du lait n'est obligatoire que dans deux provinces canadiennes, soit l'Ontario et la Saskatchewan.

On dit que de tous les arbres, c'est le peuplier, le chêne, le frêne et l'orme qui attirent le plus la foudre.

Le homard, la coque et l'huître fournissent plus d'iode au corps humain que tout autre produit alimentaire.

La première filature de coton aux Etats-Unis fut établie en 1790 dans l'Etat du Rhode Island.

Les premières presses d'imprimerie en France furent installées à la Sorbonne, à Paris, en 1470.

En moyenne, l'ouvrier dans les industries canadiennes perd 9 jours et demi par année par la maladie et les accidents.

La superficie du Soudan anglo-égyptien est quatre fois plus grande que celle de la France, mais le pays ne compte qu'un peu plus de huit millions d'habitants.

La ville de Chester, en Angleterre, fut autrefois le quartier général de la Légion romaine pour plus de trois siècles.

Les Canadiens ont construit le premier vaisseau à vapeur à traverser l'Atlantique; c'était le Royal William qui fit son premier voyage en 1833.

L'océan Pacifique a une profondeur moyenne de 14,050 pieds, bien qu'il atteigne une profondeur de 35,000 dans les Philippines.

Au
contact
de la
nature



Le dégorgeoir à poissons

PARMI les inventions les plus extraordinaires prises à la Foire des industries britanniques, cette année, on trouve un dégorgeoir à poissons qui devrait faire la joie des amateurs de pêche, hommes et femmes, et surtout des débutants.

C'est un petit appareil qui permet de libérer l'hameçon sans avoir à se salir les mains. L'invention va certainement être la bienvenue.

On y trouve aussi un apprivoiseur pour vaches laitières qui a le pouvoir, paraît-il, d'éliminer automatiquement coups de pieds et coups de queue pendant la traite. C'est très bien pour messieurs les fermiers, mais on n'a pas encore trouvé une invention pour éliminer les piqûres de moustiques.

A cette même foire industrielle qui attirera des visiteurs du monde entier, on présentera, cette année, un jardin zoologique, le plus petit au monde, entièrement formé d'embryons de divers animaux. On pourra y reconnaître un crocodile de deux pouces de long et de seulement un dix-millième de pouce d'épaisseur, parfait dans tous ses détails... Ce jardin zoologique illustrera l'emploi de teintures dans la coloration des tissus du corps humain, système qui facilite le dépistage des maladies.

Les loups ont la vie dure! George Bailey, d'Oxford Mills, en a capturé un dernièrement dans un piège à loup qu'il avait placé dans un champ à l'arrière de sa maison près d'un tas de fumier.

Le loup brisa la chaîne et traîna le piège dans le bois. M. Bailey s'étant aperçu de la chose se mit à sa poursuite, aidé de son chien. Le premier coup de sa carabine calibre .22 traversa la tête du loup. Celui-ci courut se réfugier sous un amas de buissons. Il fallut deux autres balles en pleine tête pour tuer l'animal. M. Bailey est donc convaincu que le loup a la vie dure!

Les cinq cygnes trompette que l'on vient de faire parvenir à Sa Majesté la Reine Elizabeth II, en souvenir de son voyage au Canada, ont été installés à une centaine de milles de Londres sur la propriété du Severn Wild Fowl Trust, à l'estuaire de la Severn, dans le Gloucestershire.

M. H. V. Hindle, officier des relations extérieures pour la ville de Bristol, Angleterre, nous signale que c'est un honneur pour le Severn Wild Fowl Trust d'avoir été choisi pour voir au maintien de ces animaux si rares. C'était la seule espèce de cygnes non représentés dans la collection déjà si vaste et si variée que l'on trouve au Severn Trust, près de Bristol.

Dans la région de Cornwall, les membres de l'Association de chasse et pêche sont intéressés à améliorer la prise de la perche et de la carpe, surtout depuis que la carpe a envahi les eaux de la région durant les 20 dernières années.

On a surtout insisté sur les différents aspects de la pêche à la perche dans le lac Saint-François, à cause de l'intérêt toujours grandissant de cette région et de son importance.

On s'est demandé s'il n'y aurait pas moyen d'éliminer une partie des carpes qu'on y trouve. Le problème vaut d'être étudié.

ACTEON

Cette chronique hebdomadaire est commanditée par



ARTICLES DE SPORT

5, rue LAVAL, HULL

Tél: 77-6076

Le roman de Guy Bérard

Un fiasco au festival

ON se préparait pour le grand Festival dramatique annuel...

La troupe avait monté Micaela, sombre mélodrame en six actes et deux tableaux, dont la scène se passait successivement à Venise, Rome et Palerme. C'était en quelque sorte une reconstitution historique de l'époque des Borgia, avec tout le faste et la splendeur des cours d'alors...

La salle était comble; la distribution avait été triée sur le volet, et l'on pouvait s'attendre à une représentation de nature à faire frissonner les plus endurcis...

Au lever du rideau, on se trouvait dans le grand hall d'un château. Des serviteurs aux costumes chamarrés allaient et venaient. Soudain parut la comtesse.

—Je me demande où est mon frère Vittorio? dit-elle à sa suivante.

—N'est-il pas en train de préparer le placet qu'il doit transmettre à monseigneur le duc? répondit cette dernière.

—Ah! ce peuple est vraiment exigeant! Il y aurait tant de chose à faire pour consolider la position de la noblesse.

En ce moment, on entendit à l'arrière-scène le bruit d'un klaxon:

—Honk! Honk!

Les spectateurs éclatèrent de rire...

Un peu plus tard, le chevalier Fiorello, s'adressant au seigneur Ettore, dit:

—Les conjurés doivent se réunir ce soir dans le donjon.

—Enfin, le jour approche où nous pourrions nous emparer du pouvoir et chasser les tyrans.

Tout à coup, la radio tonna dans la coulisse:

—Mesdames, employez le savon granulé "Idéal" qui rend votre linge blanc, immaculé... Aussi il est doux pour vos mains, il est...

La foule se mit à trépigner, secouée qu'elle était d'un fou rire...

Une petite dame se pencha vers son mari et chuchota:

—Regarde donc, Arthur, tous les acteurs ont une montre-bracelet!

A l'acte suivant, le décor représentait les abords du Colisée à Rome. Trois artistes tenaient un conciliabule dans un coin sombre.

Le premier dit:

—Maintenant qu'on a mon signalement, je vais être arrêté par les archers du guet.

On se met un bandeau sur l'oeil, fit un autre.

—Je n'ai pas mal aux yeux.

—On se rase.

—Je n'ai pas de barbe, répliqua l'interpellé.

Malheureusement, le grimeur avait affublé l'acteur d'une véritable barbe de patriarche.

Rires prolongés dans la salle...

Quelques minutes après, un des trois, s'approchant de la gauche et mettant son index aux lèvres, dit:

—Chut! Silence! On vient...

Effectivement, quelqu'un entra en scène... mais du côté de la droite.

La foule ne pouvait plus se retenir...

A un moment donné, un des acteurs avait à dire un long monologue. Soudain entra un personnage, l'épée à la main. Celui qui avait la parole se tourna légèrement vers le nouveau venu et marmotta du coin de la bouche.

—Va-t'en, il me reste encore un bout à dire.

—Va le dire dans l'éternité ton bout! s'écria l'autre, en le transperçant de son arme.

Ce fut un tumulte dans l'auditoire...

Dans un autre acte, la langue de l'acteur fourcha, et celui-ci s'écria, avec l'accent de la plus farouche détermination:

—Je me flamberai le tombeau sur la cervelle de ma mère!

C'était du joli...

Dans le tableau qui suivit, le duc de Vérone, appuyé au manteau d'une cheminée monumentale, causait avec l'ambassadeur de France.

—La situation est très tendue, monsieur le marquis, disait-il. Nous vivons sur un volcan, un Vésuve, un Stromboli. L'atmosphère est la guerre... Nous respirons en ce moment un air chargé de poudre...

Juste comme il disait cela, un doux arôme de café se répandit dans la salle. Ce fumet provenait des coulisses où une bonne dame, qui faisait fonction de chaperone, préparait le goûter qui allait être servi à la troupe après la représentation.

Vers la fin de l'acte, la belle Micaela fit son entrée, accompagnée du jeune seigneur Nicolini, son fiancé.

—Je voudrais passer ma vie à vous dire des mots d'amour, dit ce dernier, tendrement. Pour vous, je veux écrire les plus beaux poèmes... Ah! laissez-moi vous chanter la romance de mon coeur...

Qu'entendirent les spectateurs? La voix de Maurice Chevalier qui chantait "Ma pomme", derrière les décors.

Ce n'étaient plus des rires, c'étaient des rugissements...

Quelques instants à peine venaient de s'écouler qu'il se produisit un vacarme infernal à l'arrière, un bruit de vaisselle qui s'effondrait sur le plancher. La cuisinière improvisée venait d'échapper une pile d'assiettes...

Pendant que les deux amoureux se trouvaient dans un tête-à-tête charmant, un chien, qui paraissait perdu, traversa la scène, ce qui eut pour effet de précipiter d'autres rires...

On imagine les commentaires qui furent échangés durant les entr'actes parmi les gens qui étaient venus assister à un drame, mais à qui on présentait la plus désopilante comédie...

Au cinquième acte, on avait élaboré une somptueuse réception au palais du comte Vintimiglia. Une cinquantaine de personnes étaient en scène; on y remarquait des seigneurs, des courtisans, des grandes dames, tous parés de leurs plus beaux atours. Il est évident que ces riches costumes avaient été soigneusement serrés et conservés dans des malles à l'épreuve des insectes.

A tout instant, un personnage trouvait dans l'une de ses poches une boule de naphthaline qu'il s'empressait de lancer dans la boîte du souffleur. Ce dernier faisait des prodiges pour éviter d'être frappé par ces petits projectiles qui arrivaient passablement drus...

L'inévitable devait se produire... une boule l'attrapa dans l'oeil...

—Aie! aie! cria-t-il à tue-tête. Le public se dératit littéralement...

Une certaine scène exigeait un long moment de silence. On attendait l'arrivée d'un courrier qui venait de Genève...

On put entendre, loin en arrière de la toile de fond:

—Gérard, veux-tu aller me chercher un paquet de cigarettes au coin? Et apporte-moi aussi une orangeade...

Presque à la même minute, le bruiteur, qui devait imiter le tonnerre, fit entendre le vrombissement d'un avion, suivi d'une musique militaire qui jouait "Oh, Frenchy!"...

L'hilarité avait atteint son apogée dans le parterre et les balcons...

Arriva la dernière scène. Le théâtre représentait une caverne de brigands en Sicile. Tout était dans l'ombre. Seule, une statue de la Madone, placée au fond, était éclairée par un réflecteur...

Le halètement d'une locomotive coïncida presque avec le début de ce dernier tableau...

Le chef des bandits Guiseppe fit son apparition. Il était armé d'un poignard.

—Serait-ce la fin? se demanda-t-il. Ah, les misérables! Ils croient m'avoir cerné, mais ils ne m'auront pas vivant. Je mourrai, mais je mourrai libre!

Quelques archers apparurent aux quatre coins du plateau. Comme ils allaient se précipiter sur l'âme dirigeante de la vendetta, Guiseppe se darda d'un coup sec.

En poussant des soupirs de douleur, il se mit à tourner sur lui-même, à virevolter, et, tout en chancelant, il décrivit un grand cercle sur la scène avant de s'abattre définitivement au sol. Mais, en tombant, il se frappa la tête contre le piédestal que surmontait la statue de la Vierge...

Etendu sur le parquet, les bras en croix, il aperçut la statue qui branlait sur sa base. Le choc avait été si violent qu'elle ne put se maintenir en équilibre, et elle culbuta...

Guiseppe dut lever les bras pour la saisir, car autrement il l'aurait reçue en plein visage...

C'était le clou...

Le public criait dans la salle...

Alors on put voir un homme sortir d'une porte latérale, traverser les loges en coup de vent et courir dans l'allée de droite jusqu'au foyer du théâtre...

—C'est le directeur de la troupe, dit-on de toute part.

Dans le vestibule, quelqu'un l'apostropha:

—Où cours-tu ainsi, Fred? Tu ne restes pas pour la collation?

—Je m'enfuis chez les Zoulous! rugit-il.

Chronique de l'écran

Par Claude MARION

Le producteur américain Cy Feuer, au cours d'un voyage à Paris, a acheté les droits d'adaptation théâtrale de "La femme du boulanger", célèbre film de Marcel Pagnol qu'on a souvent eu l'occasion de voir sur les écrans de la région. Au théâtre, le comique américain Bert Sahr jouerait le rôle tenu par Raimu.

M. Feuer a également en préparation une comédie musicale qui serait une sorte de pot-pourri de la fameuse trilogie pagnollesque "Marius", "Fanny" et "César". Enfin, le producteur américain se prépare à monter une comédie musicale "Can-Can" qui ferait revivre sur le Broadway la vie du Paris de l'époque de Toulouse Lautrec.

Par ailleurs, un autre producteur du Broadway, Irving Jacobs, vient d'acquiescer la nouvelle pièce d'Edouard Chodorov, "Monsieur Lautrec", et n'attend que de découvrir l'acteur qui jouera le rôle de Toulouse Lautrec pour préparer décors, mise en scène et danses qui coûteront plus de \$100,000.

* * *

Alec Guinness est la vedette du nouveau film de Rank, "The Card", dont la Première royale vient d'avoir lieu à Londres. Le scénario du film est tiré de la comédie célèbre du même nom par Arnold Bennett. La partenaire de Guinness dans cette création du tandem Ronald Neame — John Bryan est Glynis Johns.

"The Lavender Hill Mob", dont la version française s'intitule "De l'or en barre", et qui raconte les mésaventures d'un individu qui essaie d'exporter à son profit les briques d'or de la Banque d'Angleterre, continue à remporter un grand succès dans les cinémas américains et canadiens. Alec Guinness y tient le rôle du pillier de banque amateur, que son bavardage perdra.

* * *

Jean-Pierre Aumont et Leslie Caron seront les vedettes de "Lili", film d'aventures et d'intrigues d'une troupe de théâtre en Europe centrale, que Charles Walter va tourner chez Metro-Goldwyn-Mayer...

... Un film dont on attend avec impatience la venue au Canada, c'est "Orphée", campant Maria Casarès dans le rôle de la Mort escortée de gardiens casqués en motocyclette et Jean Maires dans le rôle d'un Orphée moderne qui saura sortir de l'enfer des miroirs à la Cocteau.

* * *

Une liste des actrices d'Hollywood qui n'ont jamais convolé contient les noms suivants: Katherine Hepburn, Elizabeth Scott, Mitzi Gaynor, Piper Laurie, Jean Peters, Anne Blyth, Patricia Neal, Yvonne de Carlo, parmi plusieurs autres. Dans la capitale du film, on compte en effet plus d'actrices que d'acteurs célibataires. Il y a d'ailleurs toute les actrices qui n'ont pas voulu se remarier à la suite d'un divorce: Betty Hutton, Joan Fontaine, Barbara Stanwyck, Ginger Rogers, Kathryn Grayson, Marilyn Munroe, Ann Sheridan, Joan Crawford,



Le succès obtenu au Canada par le film "Red Shoes" se répète actuellement avec les représentations en cours, dans les principales villes du pays, des "Contes d'Hoffmann", d'après l'opéra-bouffe d'Offenbach. Ce très long métrage, qui présente dans un grand faste de couleurs, de musique et de danse les trois récits d'aventures amoureuses, comporte une pléthore d'artistes de renom dans les domaines du ballet, du chant et de la musique d'orchestre. La vedette anglaise du ballet Robert Helpmann, dans le rôle du mauvais génie Dapertutto au deuxième acte, résume dans l'expression de son visage et ses mains, tout l'aspect intense des aventures tragi-comiques du héros.

Ann Miller, Paulette Goddard, Marilyn Maxwell, Rhonda Fleming.

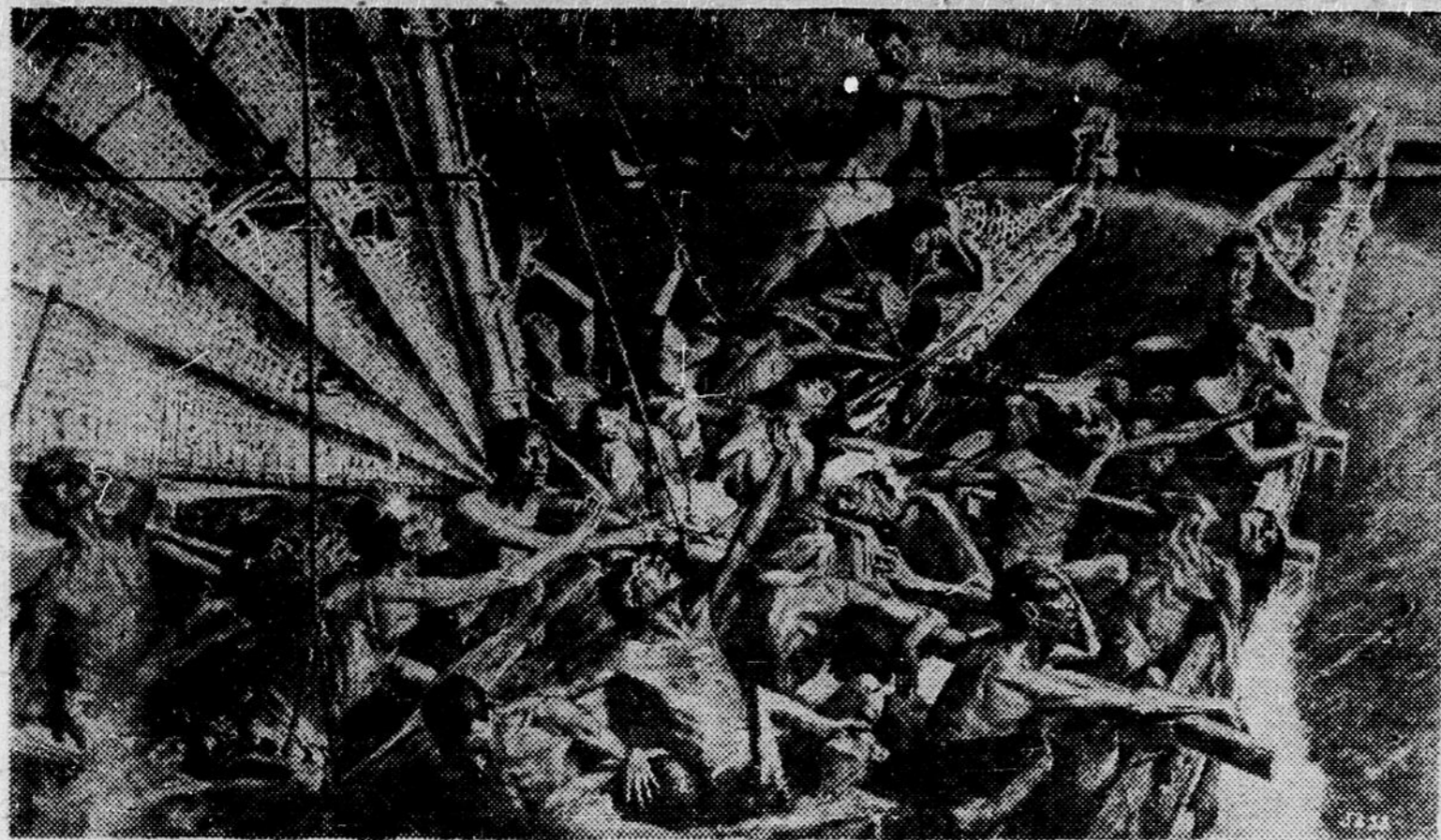
Si on leur demande la raison de cet état de choses, plusieurs disent que les hommes se sentent tous gênés avec une actrice, d'autres qu'une actrice devrait, si elle se marie, abandonner sa carrière, d'autres enfin qu'il est humiliant pour un homme de vivre avec une femme qui fait plus d'argent que son mari.

* * *

Au nombre des premières londoniennes figure "Secret People", tourné aux studios Rank à Ealing, et qui est une histoire de caractère international jouée par une compagnie internationale. L'"idole des matinées" française, Serge Reggiani, a fait un séjour spécial en Grande-Bretagne pour figurer dans ce film ainsi que l'actrice italienne Valentina Cortese. L'étoile britannique Audrey Hepburn n'a pu assister à la première parce qu'elle est fort prise par les représentations d'une pièce à succès sur le Broadway, "Gigi", d'après le roman de Colette.



Le film "Les contes d'Hoffmann" part d'un bel élan avec le premier acte, où MOIRA SHEARER, de la troupe de Sadler's Wells, joue le rôle de la poupée dansante dont Robert Rounseville, dans le rôle du héros, tombera éperdument amoureux. La chorégraphie du film est l'oeuvre de Frederick Ashton et l'accompagnement musical est celui de l'Orchestre philharmonique de Londres, sous la direction de sir Thomas Beecham.



Ce tableau plein d'horreur, oeuvre d'un peintre néo-zélandais, décrit l'odyssée des premiers Maoris, venus de Polynésie. Victimes de la vengeance des dieux, ils errèrent sur mer pendant plusieurs semaines jusqu'au jour où la tempête s'étant apaisée, ils aperçurent la côte de leur nouvelle patrie, la Nouvelle-Zélande.



Dans une des nombreuses écoles techniques créées par le gouvernement de la Nouvelle-Zélande au profit des jeunes Maoris, deux élèves apprennent à manier le ciseau. A son emploi ils font preuve d'une grande facilité.



Quelques tribus maories ont conservé certains vestiges de l'art du tatouage. Ces deux femmes, venues assister à une cérémonie publique, ont eu les lèvres bleuies et leur menton porte le dessin symétrique traditionnel.



Les jeunes filles maories s'adonnent à un jeu populaire, le jeu de bâtons, que l'on lance de main en main à un rythme rapide. Aux murs et aux plafonds, des échantillons de l'art décoratif des Maoris. Dans les autres domaines les Maoris ont adopté les moeurs occidentales et se sont illustrés par leur vaillance dans les deux guerres mondiales.

L'art chez les Maoris

Par Pierre CHARPENTIER

EN l'an 1350 de notre ère, conte la légende, "vivait en Polynésie une tribu maorie nommée Ngati Ohomairangi, ou plus brièvement Nga Ohos. Las des guerres de tribus et poussés par la faim, les Nga Ohos décidèrent de quitter leur île d'Haïwaiki et de partir à destination d'Aotearoa, la Terre du Long Nuage Blanc, ainsi que leur tradition désignait la Nouvelle-Zélande.

"Il y avait des milliers de milles à franchir. On construisit six immenses canots que les meilleurs ciseleurs avaient orné de riches décorations. Dans l'un d'eux prirent place le chef et ses fils, parmi lesquels se trouvait Tamatekapua.

"Mais le canot avait été construit avec le bois d'arbres sacrés. Il fallait, avant le départ, apaiser la colère des dieux. On fit venir le sorcier Ngatoroirangi, qui arriva accompagné de son épouse Kearoa.

"En cours de voyage, Tama, fils du chef, prit de force la femme de Ngato. Celui-ci implora la vengeance des dieux. "O dieux des éléments, faites que le vent souffle en tempête, que les étoiles changent leur cours, que les vagues engloutissent la barque.

"Les dieux déjà irrités répondent à la parole du grand-prêtre et la tempête s'élève. Les vagues se transforment en montagnes et le canot s'achemine à une allure accélérée vers le Grand Tourbillon et la gueule du monstre Te Parata. La proue disparaît sous l'onde, passagers et vivres sont précipités dans l'océan. Finissent, Ngato a pitié de ses compagnons et demande aux dieux d'apaiser leur courroux.

"Le canot arrivera à bon port et les passagers épuisés et affamés s'affaissent sur le rivage de leur terre nouvelle. Pendant la nuit, l'un d'eux ira mettre le feu à l'embarcation."

Les immigrants s'implantent sur leur terre nouvelle. Ils ont beaucoup de difficultés au début, car un autre canot est arrivé, le Mangarara, sous le commandement de la Pieuvre Wheketoro. Il transporte des reptiles, des mokomoko (Lézards) comme le tuatara, le teretere, le kumukumu, le moko-kakariki;

des insectes: le wri (mille-pattes, le whe (ver à soie, le kakerengu (hanneton)...

Mais les voyageurs sont vainqueurs et aujourd'hui ils comptent un million de descendants en Nouvelle-Zélande même et sur les îles environnantes. En général, ceux-ci sont de haute taille et de robuste constitution; leurs cheveux sont noirs et ondulés; ils ont les yeux bruns, le nez aquilin et les lèvres minces.

Les Maoris ont fait de rapides progrès vers la civilisation. Anciennement, ils étaient cannibales, et leur appétit de chair humaine s'expliquait par le fait qu'ils manquaient d'autres chairs comestibles. Habituellement, ce genre d'agapes concidait avec un événement important: la fin d'une guerre, le mariage de la fille du chef ou les funérailles de ce dernier.

Cannibalisme sélectif, car il était interdit aux femmes. Celles-ci se voyaient également prohiber d'autres pratiques barbares, qu'on trouve aujourd'hui en d'autres points du Pacifique, comme la Nouvelle-Guinée. La plus affreuse de ces pratiques consiste pour la jeune mère à exposer son premier-né sur un rocher pour qu'il y soit dévoré par les pourceaux. La femme adopte ensuite la truie qui est parvenue la première à l'enfant, et cela jusqu'à la naissance du second. On croit de cette façon écarter des enfants à venir la menace des forces élémentaires de la nature, incarnées par le porc, et qui doivent d'abord être apaisées.

Mais cannibales et réducteurs de têtes sont depuis longtemps déjà disparus du sein des tribus maories. Les naturels ont acquis la civilisation des "pakihas" (Européens) tout en conservant les meilleurs traits de leur propre caractère. L'un d'eux est une politesse extrême et l'on conte à leur sujet l'histoire suivante, que l'on retrouve à propos des habitants de Lapoué.

Un voyageur faisant route vers une ville marche exactement dans la direction opposée. Pris de doute, il demande son chemin à un villageois: "Est-ce bien la bonne direction vers X?" Le Maori, homme extrêmement poli, craint tellement de blesser qu'il ne dit jamais: "Non." Le villageois répond donc: "Oui, vous êtes dans la bonne direction. Mais, si vous prenez le che-

min opposé, vous arriverez beaucoup plus vite."

Un autre trait de cette civilisation est le talent artistique des Maoris, qui possèdent un sens inné de la beauté dans la décoration du corps et de l'habitat.

Le tatouage maori tire ses motifs de leur art de la sculpture (spirales et dessins curvilinéaires) et de leur art pictural (volutes). Chez les hommes, on tatouait le visage entier et diverses parties du corps. Chez les femmes, on ne touchait qu'aux lèvres et au menton. A l'aide d'un poinçon, on donnait une couleur bleue au rouge des lèvres tandis qu'on traçait sur le menton un motif symétrique.

L'ornementation des maisons et la sculpture demeurent chez ces indigènes, un art très important. Elles sont dans la ligne générale de l'art polynésien, qui varie d'île en île, et d'une contrée à l'autre. Le corps humain, marque de culte ancestral, sert de base à tous les motifs, qui ne tiennent aucun compte de l'harmonie des formes et réduisent par exemple la bouche à un simple trait ou la compliquent en lui donnant la forme d'un huit.

Tandis que l'artisan orne les pignons des maisons, la proue des canots, la femme s'adonne au tressage pour le revêtement intérieur de l'habitation. Elle se sert de fibres de lin, mais les limitations de son art l'empêchent de recourir à la ligne courbe. Le résultat porte des noms imaginatifs: roimata (larmes), roimata toroa (larmes d'albatros), turuturu (pluie), et la population poutama (marches d'escalier). Si le dessin devient zigzaguant, on obtient le kaokao (côtes), les triangles sont des niho taniwha (dents de dragon).

Le touriste qui arrive à Auckland, grand port de la Nouvelle-Zélande, ne manque pas de se rendre à Rotorua, d'où est parti le renouveau de l'art maori. Ville d'art, Rotorua est aussi une terre de merveilles peuplée de geysers et de sources thermales. Les premiers immigrants maoris n'ont pu survivre en faisant cuire leurs repas dans les sources bouillantes, en se baignant dans les eaux aux vertus curatives et en ayant de façon générale l'eau chaude à l'année... sans compte d'électricité!

Suzanne Cloutier



Premier départ pour Hollywood, Suzanne Cloutier devait connaître bien des déboires dans la capitale du cinéma, où elle revient aujourd'hui en triomphatrice.

Canada,
France,
Hollywood

Un talent bien réel
et un grand esprit
de détermination!

Il aura fallu à Suzanne Cloutier un détour par le pays de ses ancêtres, la France, pour voir s'ouvrir toutes grandes les portes de Hollywood où, il y a quelques années, elle tenta en vain de se faire un nom. Mais il lui aura fallu aussi un talent bien réel et un grand esprit de détermination. Ce dernier trait lui aura valu de la part d'un éminent producteur le surnom de l'"Indestructible".

A son premier séjour à Hollywood, elle eut des débuts difficiles qui auraient rebuté toute autre personne qu'elle. Tout ce qu'elle put obtenir en fin de compte, ce fut un rôle secondaire dans "Temptation", dont Merle Oberon tenait la vedette. Par contre, elle fit beaucoup de théâtre, ce qui devait s'avérer une expérience précieuse.

Voici que maintenant, après six ans, elle revient dans la capitale du film américain jouer le rôle principal dans "Golfe Persique", où son partenaire sera Alan Ladd. Elle est la première personne d'origine française à qui on offre un contrat aussi important chez nos voisins bien qu'elle ait refusé de se plier au contrat quasi-obligatoire de sept ans. Suzanne Cloutier se réserve, comme elle est en position de le faire.

Sur le chemin du retour, avant de venir en visite chez ses parents, M. Edmond Cloutier, Imprimeur de la Reine, et son épouse, à Ottawa, elle a assisté à la première du film qu'elle a tourné en Angleterre avec Michael Wilding (qui vient d'épouser Elizabeth Taylor). Il s'agit de "Derby Day", où figure également Anna Neagle.

De son séjour en France restent deux grands films qui lui ont apporté la consécration du succès: "Au royaume des cieux", dirigé par Julien Duvivier, et "Juliette ou la clé des songes", sous la direction de Marcel Carné. Et il y a aussi l'"Othello", d'Orson Welles, que tous espèrent voir un jour, film célèbre déjà avant d'avoir été projeté, tant il a coûté d'efforts et de peines.

Dans le premier film, tourné peu après son arrivée en France, où son talent et son jeu au théâtre dans la troupe de Jean Das-



A Paris, on qualifie Suzanne Cloutier soit d'"artiste canadienne d'origine française" soit d'"artiste française d'origine canadienne", et parfois d'"artiste française tout court". Mais cette dernière appellation oublie précisément ce qu'apporte d'irréductible notre compatriote que l'on voit ici aux côtés de Gérard Philippe.

attirèrent l'attention de Louis Jouvet et de Duvivier, Suzanne Cloutier joue le rôle Maria, la jeune héroïne dont l'amour si ingénument et si confiant envers Pierre (Serge Reggiani) bouleverse toute l'ambiance d'une maison de détention pour jeunes filles.

Puis c'est le rôle tragique de Desdémone dans l'"Othello" d'Orson Welles, qui trouve finalement en Suzanne Cloutier l'actrice en mesure de tenir le rôle difficile dans un film que l'opinion anglaise ne manquera pas de scruter à la loupe pour voir s'il répond bien aux critères shakespeariens. On engloutit énormément d'argent dans cette production dont on tourne des scènes autant en Italie que dans le Nord africain. Il faut faire de l'argent, et Suzanne Cloutier ira jouer sur les scènes parisiennes aux côtés d'Orson Welles dans "Le homard qui ne pense à rien", cuisante satire de Hollywood qui n'a pas toutefois l'heur de plaire à la critique.

Le film demeure en suspens, bien que, si l'on connaît le caractère de Welles, on sait qu'il sera projeté un jour sur les écrans. Marcel Carné, auteur de tant de chefs-d'oeuvre, offre à notre compatriote le rôle titulaire de "Juliette ou la clé des songes", histoire d'un songe merveilleux qui prendra peu à peu l'allure d'un cauchemar, où s'imposera la vision de l'héroïne douée d'une grâce presque surnaturelle et que Gérard Philippe finira par rejoindre en franchissant les portes de la mort.

Au Festival de Cannes, le film reçoit un accueil plutôt boudeur de la presse française. On blâme surtout le dialogue. Puis, projeté sur les autres écrans du pays, "Juliette ou la clé des son-

ges" connaît un succès-surprise. La pellicule franchit les mers, et, aux Etats-Unis comme au Canada, ce sera le triomphe.

Malgré sa réussite, Suzanne Cloutier a su demeurer simple et sans affectation, ce qui lui vaut un public nombreux d'admirateurs et d'admiratrices. On se plaît à retrouver en elle la dernière héroïne qu'elle a campée, et dont elle semble incarner dans la vie la beauté transparente et la tendre ingénuité, plus ce l'on ne sait quoi qui est proprement canadien-français et qui se traduit sans doute par le caractère de grâce pondérée.

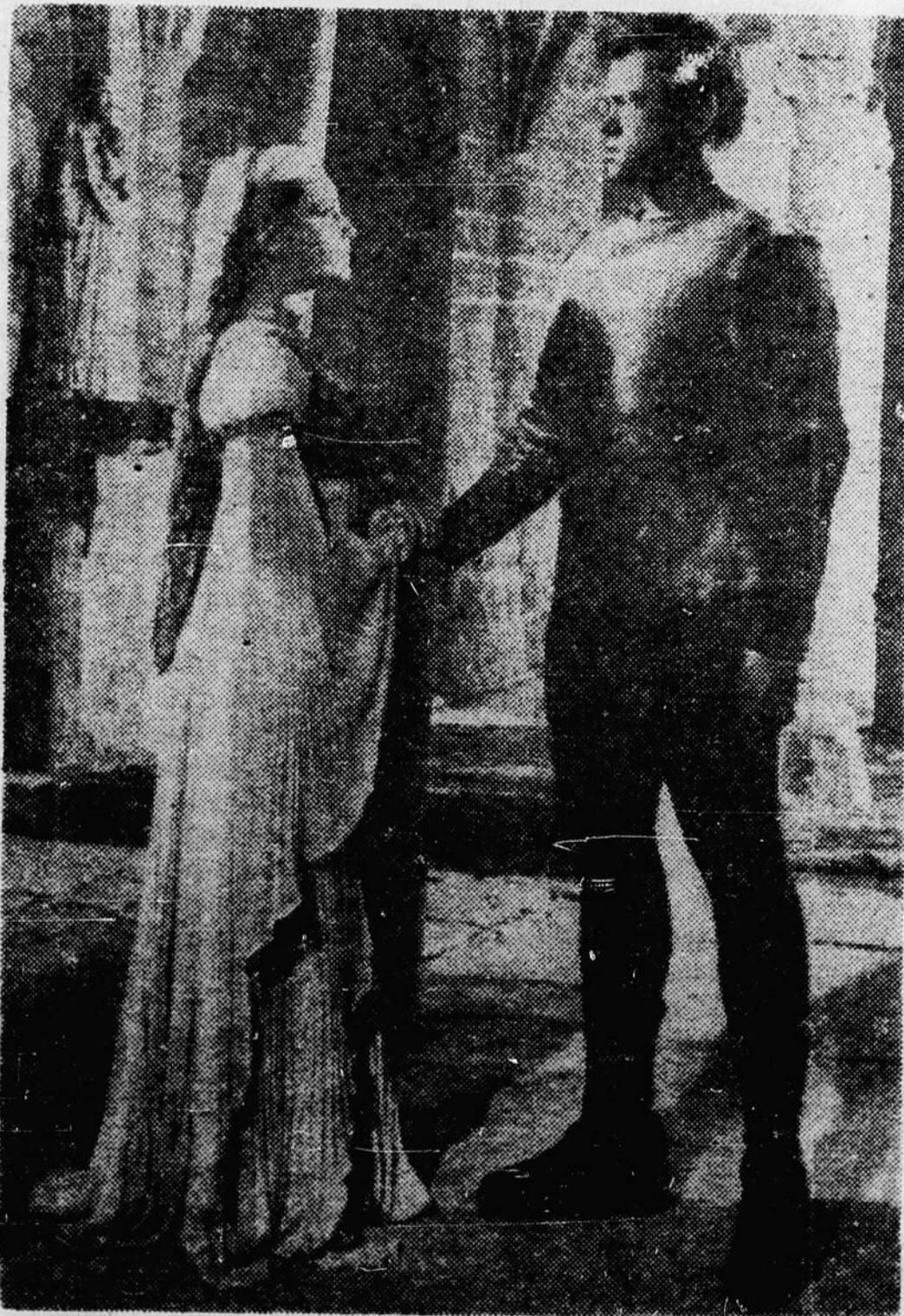
A notre concitoyenne et à ses parents, à sa soeur missionnaire au Japon, nous offrons nos plus cordiales félicitations. Nous en voudrions-ils si nous publions en terminant une graphologie de Suzanne provenant d'une importante revue du film en France:

"Mesure ses enthousiasmes, pèse ses décisions, donne à l'intelligence le premier rôle à jouer dans sa vie.

Elle aime regarder les choses en face, objectivement. Elle est simple et franche, mais réservée. Prudente aussi jusqu'à la méfiance. On est réduit par un abord facile, par un accueil agréable. Puis on recouvre la défense d'une personnalité qui a l'estime d'elle-même.

Son esprit est clair et ordonné. Son intelligence, bien équilibrée, est cartésienne. Au don d'analyse, elle joint une intuition féminine et un coeur ardent qui font d'elle un être rare.

Généreuse, elle est très sûre en amitié. Egale d'humeur, étonnante de bon sens, elle est calme et modérée, mais volontaire; elle est de celles qui savent ce qu'il faut pour se réaliser."



Orson Welles et Suzanne Cloutier, dans une scène d'"Othello", film qui a coûté bien des efforts et que le producteur américain est bien décidé à porter à l'écran. Suzanne, c'est la douce Desdémone qui finira par périr victime d'une jalousie aveugle.

"Le Droit" interroge ses lecteurs.

Votre avis?

Annexion d'Eastview?

ENQUETE DE J.-P. SANCHE
PHOTOS DE PIERRE NORMANDIN



Mme L. Lambert,
9½, Desjardins, Ottawa.

"L'annexion de la ville d'Eastview à celle d'Ottawa serait tout au détriment des Canadiens français. Eastview est maintenant une ville prospère dont le progrès se précise d'une façon graduelle très marquée et les Canadiens français y tiennent une place prépondérante. Je ne vois pas quel avantage pourrait apporter l'annexion à Ottawa."



M. Yvon Déziel,
contrôleur au magasin
C. Caplan.

"Je ne crois pas qu'une telle annexion soit absolument nécessaire. Depuis quelques années, cette ville a pris une envergure considérable et présente tout semble bien marcher à merveille. De plus, ce serait un gros handicap pour les marchands de cette municipalité. Donc, dans les circonstances, pourquoi songer à une telle chose?"



M. John Lanoue,
capitaine, brigade des
incendies, Eastview.

"Comme tout bon propriétaire, je suis loin d'être en faveur d'une telle annexion. En ce moment, nos taxes sont relativement très basses et favoriser une telle annexion serait de se mettre les deux pieds dans les plats. Nous jouissons d'aussi bons avantages que n'importe quelle autre municipalité, alors pourquoi tenter de nous influencer avec un tel projet? Qu'on nous fiche donc la paix..."



M. Albert Vézina,
10, rue Desjardins,
Ottawa.

"A mon humble avis, l'annexion de la municipalité d'Eastview à la Capitale, serait des plus favorables. C'est une chose qui aurait dû être faite depuis longtemps déjà. Car en somme, c'est la même ville et elle permettrait de grossir les cadres de la Capitale. D'autres centres l'ont fait et tous semblent des plus satisfaits d'avoir pris une telle décision."



M. Michel Lanoue,
employé municipal,
180, chemin de Montréal
Eastview.

"Lorsque la ville d'Eastview était dans des difficultés financières, il y a quelques années, personne de ces Messieurs de la Capitale ne sont venus approcher nos autorités municipales. Maintenant que nous commençons à prendre le dessus et que nous jouissons d'une expansion des plus enviables, on vient nous dorloter en tentant de nous influencer à favoriser une telle annexion... Allons donc, messieurs, pour qui nous prenez-vous?"



M. Gordon Lavergne,
marchand et maire
d'Eastview.

"En tant que citoyen, je suis loin d'être en faveur d'une telle annexion. Nous avons un centre des plus prometteurs et je crois qu'à force de travail, nous pourrions réussir. Sans aucun doute, un tel projet entraînerait une augmentation des taxes et ce serait un danger imminent pour les commerces. Nous réussissons présentement à nous tirer d'affaires et je ne vois pas quel avantage pourrait nous procurer une telle annexion."

SOUFFLES DU DESTIN

Une poignée de sable

PAR une froide journée d'automne de 1860, quatre hommes cheminaient péniblement dans les vallées de cette région montagneuse qui est située au nord du lac Quesnel, en Colombie-Britannique. Hirsutes, marqués par la fatigue et les privations, ils faisaient comme tous les autres prospecteurs du pays: ils cherchaient de l'or. Et ils auraient bien ri si quelqu'un leur avait prêté qu'un jour ce territoire désolé serait peuplé par une grande et puissante nation.

Les quatre hommes, Doc Keithley, John Rose, Sandy MacDonald et George Weaver avaient presque renoncé à tout espoir; l'or demeurait introuvable. Déjà, ils voyaient avec angoisse les premières neiges d'hiver blanchir les plus hauts sommets des Rocheuses.

Quelques jours encore, et ils seraient retranchés du reste du monde, sans abri et sans nourriture, condamnés à une mort certaine avant la venue du printemps.

Mais, encouragés par la découverte de quelque poussière d'or au fond d'un ravin, ils poussaient toujours plus avant vers le grand nord, là où aucun homme blanc n'avait encore mis le pied. Puis, lorsqu'on avait trouvé de l'or près de l'embouchure du Fraser, se disaient-ils, pourquoi ne rencontrerions-nous pas de plus riches gisements alluviaux à la source des affluents? Car ces hommes, à l'instar de tous ceux qui avaient pris part à la ruée de Caribou, étaient un peu fous... mordus par le démon de la fortune facile.

Ils atteignirent enfin les sommets. Par un soir où le froid était très mordant, ils firent une halte sur une crête désolée, et autour du feu de camp, délibérèrent de ce qui était pour eux une question de vie ou de mort: fallait-il, à l'aube, pousser encore plus loin ou rebrousser chemin avant qu'il ne fût trop tard? Incapables de prendre une décision, ils se couchèrent, escamotant que la nuit leur porterait conseil.

Au petit jour, après un frugal déjeuner, ils optèrent pour une dernière tentative: ce petit torrent là-bas, qui coulait comme un serpent d'argent vers la vallée, peut-être recelait-il un trésor... Endossant leurs sacs, ils descendirent. Peu après, penché sur sa "battée", l'un d'entre eux lavait soigneusement une poignée de sable dans l'eau murmurante, tandis que les autres, d'un oeil fiévreux, surveillaient l'apparition du résidu noirâtre qui indiquerait la présence de l'or. Ces hommes auraient-ils pu imaginer, à ce moment, quel prestigieux avenir dormait dans une poignée de sable?

Au Parlement conjoint des deux colonies de l'est, le Haut et le Bas-Canada, les choses allaient très mal. La perspective d'une nation canadienne unifiée semblait lointaine. Mais quelques hommes aux yeux tournés vers l'avenir, dont M. John A. MacDonald, parlaient déjà d'une Confédération qui réunirait les colonies isolées du Saint-Laurent

et celles de la côte de l'Atlantique. John MacDonald, pourtant, voyait plus loin: il songeait aux immensités inexploitées de l'ouest.

Mais qu'y avait-il là-bas, de l'autre côté des Grands Lacs, qui pût offrir quelque intérêt? Des prairies dénudées, de la pierraille inutile et des arbres rabougris, vestiges de la préhistoire. Seule une poignée de colons y avaient survécu au froid et aux inondations de la Rivière Rouge; tristes sentinelles, quelques fortins veillaient sur les Indiens, les troupeaux de buffles et les steppes glacées. Et plus loin encore vers l'occident, le massif virtuellement infranchissable des Rocheuses, où des torrents furieux descendaient en bouillonnant vers l'Océan.

Et cet Océan mirifique? Sans l'avoir jamais vu, M. MacDonald l'imaginait très bien, frontière naturelle du futur continent canadien. Ces plaines, ces montagnes et ce littoral, revenaient de droit à notre peuple; si nous n'en prenions pas possession, songeait le clairvoyant homme d'Etat, les Américains auraient tôt fait de se l'approprier.

Déjà, en effet, ils étaient dans l'Orégon et jetaient un regard de convoitise vers ce riche territoire britannique sans défense. Les nouvelles mettaient du temps à se propager à cette époque, et cependant M. MacDonald savait dès lors que la marée des mineurs californiens déferlait de ce côté de nos frontières.

Or le Canada ne pouvait rester longtemps le maître d'une Colombie-Britannique dépeuplée; le vide devait être comblé et sans perdre de temps. Mais quels colons, par ailleurs, auraient songé à s'installer sur ces terres arides? Et même si l'on trouvait ces pionniers, comment les relier au reste du Canada au travers d'un continent? Et surtout, en vertu d'une loi biologique de migration, comment les empêcher de refluer graduellement vers les territoires américains du sud?

C'étaient d'aussi troublantes pensées que remuait, au début de l'hiver de 1860, M. MacDonald, tandis que plus loin, perdus dans la savane, quatre prospecteurs se penchaient sur une poignée de sable.

Après un moment d'attente fébrile, quelques petites pépites scintillaient au fond de la battée. Une once d'or! Un second lavage en donnait un quart de livre! Fous de joie, les hommes travaillèrent toute la journée, sans prendre le temps de manger ni de se reposer. Le soir venu, ils s'endormaient les poches bourrées d'or... Au réveil, une couche de neige d'un pied d'épaisseur recouvrait le sol.

Ils étaient riches, mais n'avaient plus rien à manger. Rester sur les lieux, c'était la mort. Mais comment d'autre part abandonner un trésor pareil? Cruel dilemme, qui fut résolu par un compromis. Deux d'entre eux partiraient en quête de provisions, vers le plus proche campement du lac Caribou, tandis que les deux autres se construiraient un

abri, pour hiverner sur le site de la découverte.

Les hommes qui arrivèrent, fourbus, au premier campement, ne dirent mot de leur secret; mais ils payèrent avec des pépites leurs provisions. Et quand ils repartirent, en raquettes, vers les grands espaces, ils n'étaient pas seuls: on les suivait à la trace.

Car dans ce pays de Caribou, l'argent... ou plutôt l'or avait une odeur: on le flairait à des milles de distance!

Ce qui fit qu'au printemps, les rivages d'Antler Creek étaient pavés d'une ribambelle de petites cabines, où des mineurs attendaient patiemment le dégel.

Et c'est ainsi que débuta la seconde ruée vers l'or du lac Caribou, qui devait forger l'avenir non pas d'une, mais de plusieurs grandes nations.

L'avalanche humaine, comprenant quelque 20,000 prospecteurs, se déversa outre la frontière vers Williams Creek et Lightning. Comme un monstrueux champignon, la municipalité de Barkerville surgit du sol, avec ses hôtels, ses dancing et même son Opéra, avec ses restaurants, buvettes et salles de billard. Pour ces dernières, les lourdes tables furent apportées à dos de cheval.

La route de Caribou fut bientôt sillonnée de diligences et de pittoresques chariots trainés par des paires de boeufs.

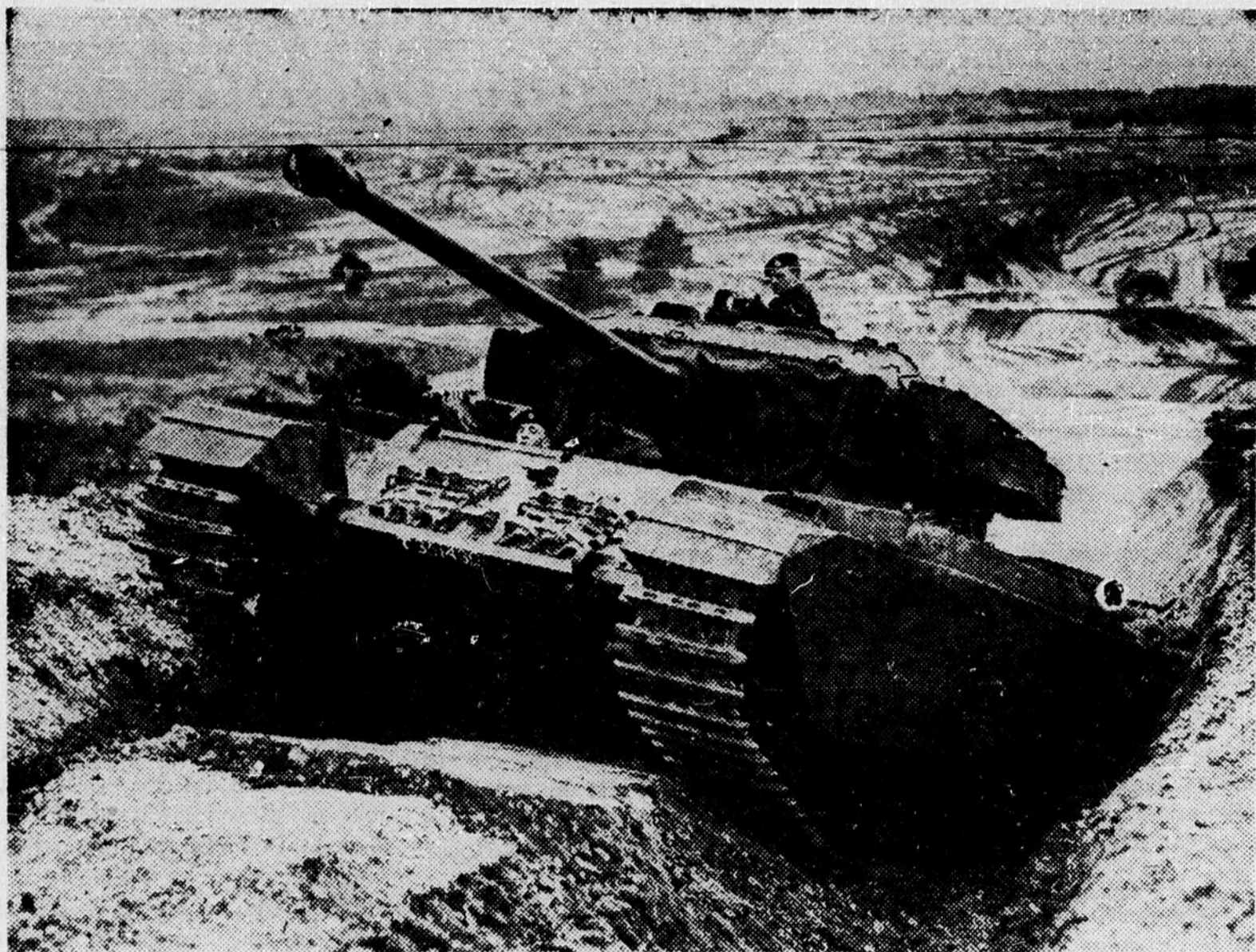
Tout ceci fut magnifique: mais il y avait plus important. La ruée vers l'or avait sauvé la situation; elle avait donné une population à la Colombie-Britannique.

En fait, la plupart des mineurs ne trouvèrent pas d'or, mais ils avaient découvert un autre trésor encore plus précieux: la riche terre colombienne, avec ses vallées fertiles, ses forêts opulentes et ses eaux poissonneuses. Ils s'y établirent.

En 1867, la Confédération du Canada était ratifiée. En 1871, la jeune colonie de Colombie-Britannique, avec son siège législatif à Victoria, se rattachait à la nation nouvellement née. Toutefois, il y avait encore une ombre au tableau. Isolées de tout contact avec l'est et les prairies, les colonies côtières, démoralisées par l'indigence, sentaient l'attraction d'un exode vers les Etats-Unis. Mais quand le premier convoi de chemin de fer, franchissant les Rocheuses en 1885, atteignit le littoral océanique, M. MacDonald eut enfin la certitude que son oeuvre était sauvée de ce péril. Le Canada était lié, de l'Atlantique au Pacifique, par un ruban d'acier.

Ce fut alors une ère fiévreuse de construction ferroviaire, de consolidation politique et de colonisation, oeuvre à laquelle étaient consacrées les énergies de toute la nation. Et bien peu pouvaient songer seulement à se rappeler que tout cela avait tenu, quelque temps auparavant, au fond d'une écuelle rouillée, autour de laquelle quatre hommes accroupis lavaient, dans un filet d'eau, une petite poignée de sable.

(En Avant, Canada!)
Par Pruce Hutchison



Tank "Centurion" en service, en train de gravir une pente escarpée. Les plaques latérales sont destinées à protéger l'engin contre les grenades antitank. En tant qu'on le sache, le Centurion britannique est le seul tank nouveau qu'on construise en quantité depuis la fin de la guerre de 1939.

Le tank "Centurion" sur le champ de bataille

Par Robert JESSEL

"Rien ne lui est impossible", disent les troupes des Nations Unies en Corée

Je crois que nous n'entendons plus jamais parler de cette légende qui voulait que l'Angleterre fût incapable de faire les plans d'un tank et de mener à bien sa construction. Les ministères de la Guerre et de l'Approvisionnement ont réduit à néant cette affirmation mensongère de la façon la plus efficace qui soit: ils ont doté les régiments blindés britanniques d'un tank absolument excellent, — le Centurion.

On a envoyé en Corée nombre de ces tanks; ils y ont combattu pendant un an dans les conditions les plus dures qu'on puisse rencontrer. C'était courir un risque. Sur le champ de bataille, il est impossible de cacher les défauts d'un tank, et depuis décembre 1950, aussi bien les équipages que l'ennemi ont appris bien des choses sur le Centurion, — côté culasse et côté gueule du canon.

Et quel est le jugement porté? Je ne sais pas exactement ce que les spécialistes russes et chinois du tank ont à dire sur le tank britannique; mais nous savons ce qu'en pensent les Britanniques et les Américains — et aussi les troupes des autres nations qui combattent en Corée. Les soldats des Nations Unies commencent à bien connaître le tank Centurion, comme il est naturel quand votre vie dépend d'une arme nouvelle.

L'opinion des soldats

Et souvenez-vous que ces soldats sont à même de faire des comparaisons entre le Centurion et les meilleurs tanks américains de l'armée du Général Van Fleet.

Ils sont d'avis que le Centurion est une arme terrible. Ils ont créé une légende selon laquelle

rien ne lui est impossible, et ils l'idolâtrèrent. Ils l'ont vu gravir les collines les plus escarpées, se poser au sommet comme un véritable monstre et tirer avec son canon de 83 m/m sur les concentrations et les positions fortifiées de l'ennemi avec une précision qui étonne même les officiers d'artillerie britanniques. Le Centurion a fait tout ce qu'on lui a demandé de faire.

Il reste encore à décider si la bonne solution réside dans l'adoption d'un tank tous usages, ou si la vérité est du côté des experts qui plaident la nécessité de deux modèles de tanks: l'un pour servir de soutien d'infanterie et lutter contre les gros tanks du type "Joseph Staline", et l'autre, un tank "cavalerie" plus léger, ayant un plus grand rayon d'action et capable de pénétrer profondément dans les lignes ennemies quand leur défense faiblit. Et ce n'est plus un secret que la Grande-Bretagne a actuellement en construction courante un tank différent du Centurion et chargé d'un rôle tout autre.

Poids — Vitesse — Blindage

Examinons un instant le tank Centurion, qui a relevé de si belle façon le prestige britannique. Il pèse 50 tonnes, soit 10 tonnes de plus que le tank Churchill et 17 tonnes de plus que le Comet. Son canon est du calibre 83 m/m; il porte aussi une mitrailleuse de 7,92 m/m et des émetteurs de fumée. Le canon a un stabilisateur spécial qui lui permet de tirer avec précision même quand le tank roule sur mauvais terrain. Certains disaient, il y a peu de temps, que de tels raffinements n'étaient pas nécessaires. Ce n'est pas du tout

l'avis de ceux qui utilisent le tank en Corée!

Le moteur est un Rolls-Royce Meteor à 12 cylindres en V développant 635 HP. Sur route, le Centurion peut faire 34 km/h — d'après la notice, — mais on l'a vu aller plus vite encore; espérons que la Prévôté n'a pas été témoin de la chose!

Son blindage est presque aussi épais que celui des derniers tanks "Tiger" des armées d'Hitler, — des monstres lents qui ne pourraient pas rivaliser avec le Centurion pour la vitesse ou le tir. Le Centurion coûte environ 31,000 livres st. Quand on monte un de ces tanks dans un des Arsenaux de l'Etat ou dans les ateliers Vickers-Armstrong, il faut assembler au total 39,000 pièces, dont 7,000 différentes.

C'est vraiment un outil magnifique que les ingénieurs et les ouvriers de ces ateliers ont réalisé pour les soldats qui montent le tank et combattent avec lui. Il est hors de doute que le Centurion est le tank le mieux construit qui ait jamais quitté une chaîne de montage.

Les tanks comme le Centurion ne se font pas en cinq minutes. On peut lui trouver des ressemblances avec les tanks de la fin de la dernière guerre, bien qu'à plusieurs points de vue essentiels il soit indéniablement un tank d'après-guerre. On peut dire qu'il n'a pas été sage de risquer une arme aussi précieuse en Corée. Mais les Russes mettront du temps à incorporer à leurs propres tanks les meilleures caractéristiques du Centurion. En attendant, les spécialistes du tank en Angleterre, ingénieurs et généraux, ne perdent pas leur temps.



POUR la plupart des gens, le rhume ou coryza aigu ne constitue pas une véritable maladie. Ils le considèrent plutôt comme un ennui qui n'oblige même pas à l'arrêt des activités journalières et pour lequel on ne songerait pas à s'aliter et encore moins à consulter son médecin. Ça passera, se dit-on.

On accepte le rhume de cerveau comme une chose désagréable, mais inévitable, que chacun doit contracter une ou deux fois par année, surtout aux temps froids, et la plupart du temps on le néglige. Le rhume en soi, il faut bien le reconnaître, est un état plutôt bénin, dont l'évolution, courte et favorable en général, ne nous permet pas d'en faire un drame.

Mais il ne faut pas perdre de vue que le coryza comporte parfois des complications bien désagréables. La trachéobronchite en est une assez commune. La sinusite aiguë et l'otite (mal d'oreille) compliquent parfois un simple rhume, surtout chez le nourrisson où l'otite peut si facilement engendrer une mastoïdite.

Quelle est la cause du coryza? Il s'agit d'une infection aiguë et contagieuse des voies respiratoires supérieures, causée par un virus indépendant de celui de la grippe. On a pu réaliser la transmission expérimentale du rhume de cerveau à partir des sécrétions nasales d'un sujet enrhumé, mais seulement d'homme à homme ou de l'homme au singe anthropoïde.

On accordait une grande importance dans le passé au rôle que peuvent jouer le froid, les changements brusques de température, les courants d'air et l'humidité. Ces facteurs agissent sans doute dans une certaine mesure, mais seulement à titre de cause favorisante. Il est aussi admis que l'infection chronique des sinus, des amygdales, les végétations adénoïdes, l'hypertrophie des muqueuses du nez, les malformations de la cloison du nez, prédisposent au coryza. Enfin, l'état de malnutrition d'un individu, la fatigue physique, peuvent aussi développer une certaine susceptibilité au rhume, mais en l'absence du virus, ils ne sauraient le causer à eux seuls.

Le rhume, on le reconnaît généralement aujourd'hui, est une maladie éminemment contagieuse qui ne peut se transmettre que par contact direct avec un enrhumé. On a pu démontrer que chaque éternuement projette plus de 20,000 petites particules invisibles à l'œil nu, particules qui s'évaporent rapidement, laissant des germes qui peuvent survivre plusieurs jours. On dit aussi que le simple fait de prononcer les consonnes F, P, T, S, met en circulation une innombrable quantité de germes.

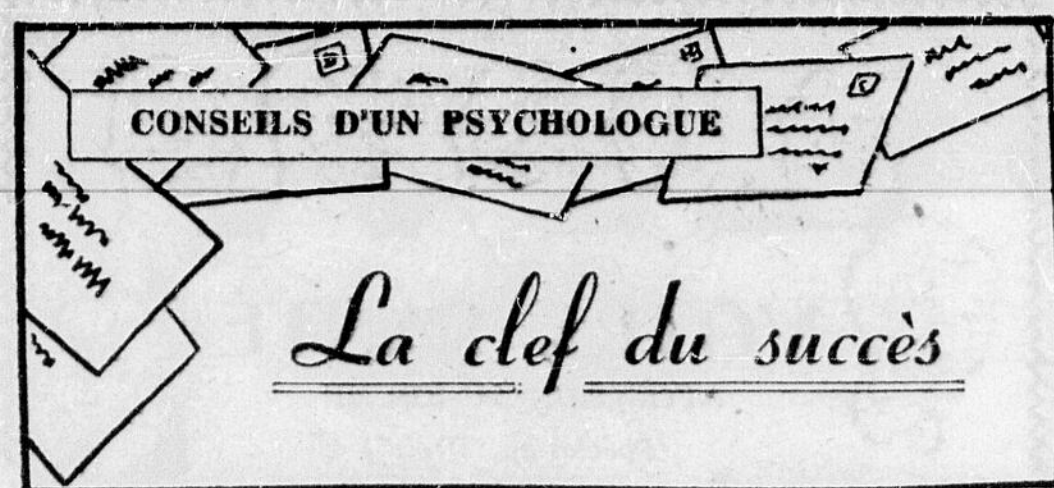
Il existe aussi sans doute des porteurs sains de germes de rhume. Comme ce terme le suggère, ces individus tout en étant complètement exempts du rhume, en hébergent les virus et peuvent à l'occasion transmettre infection à leur entourage. On s'expliquerait ainsi que des gens atteints de coryza ne puissent retrouver parfois la personne qui les a contaminés.

Comment prévenir le rhume de cerveau? On a essayé de mettre au point un vaccin, mais il s'est montré sans grande valeur. On a aussi essayé de désinfecter des locaux (salles d'hôpitaux, bureaux) par les rayons ultraviolets ou par des vapeurs germicides. Les résultats ont été assez bons, semble-t-il, surtout avec les rayons ultraviolets, mais c'est là une méthode dont l'application courante présente beaucoup de difficultés.

Il est beaucoup plus simple, sinon toujours efficace, de fuir systématiquement toute personne enrhumée. Il faut aussi tâcher d'accroître sa résistance aux infections, par une alimentation bien balancée, riche, surtout en vitamines. Certains recommandent de manger souvent des oignons crus au cours de l'hiver dans le but de prévenir le rhume. On devra aussi éviter toute fatigue physique, augmenter sa vigueur par la pratique modérée des sports ou par la culture physique, enfin, porter des vêtements qui protègent suffisamment contre le froid, sans oublier le couvre-chef. Quant aux antihistaminiques qu'on a recommandé d'avaler aux premières heures d'un rhume, on s'accorde généralement aujourd'hui pour reconnaître qu'ils n'offrent aucune protection efficace.

Le traitement du rhume lui-même est assez décevant. Il faut avouer qu'il n'en existe pas de très efficace. Ils sont pour la plupart symptomatiques. Les instillations nasales à base d'éphédrine ou de néosynéphrine ont une certaine valeur. Est-il utile que des sulfamides ou la pénicilline entrent dans leur composition? Chose certaine, ils augmentent considérablement le coût du médicament et ils n'ont aucune action contre le virus du coryza. Certains prétendent qu'ils peuvent prévenir l'invasion secondaire de microbes. Il faut éviter à tout prix les instillations huileuses, qui sont susceptibles, en glissant le long des bronches jusqu'aux poumons, de causer ce qu'on est convenu d'appeler des "pneumonies huileuses". L'association de l'aspirine avec ou sans codéine apporte aussi un soulagement appréciable. Ne pas oublier de boire beaucoup de liquides pendant ces jours et d'éviter la constipation. Enfin, dans les cas sévères, le repos au lit, ne serait-ce qu'une journée, aide considérablement à écarter le coryza aigu.

J.-G. L.



L'ART DE LA CONVERSATION No 3.—Types de Causeurs (suite) 16e LE BLESSANT

Le commerce avec certaines personnes présente quelque chose d'odieux; elles ignorent totalement les nuances sentimentales, leurs entretiens sont sans cesse parsemés de propos offensants et désagréables, d'allusions désobligeantes et pénibles.

Une grande variété de ces individus disent bonnement tout ce qui leur passe par la tête; ils ne sont pas même conscients de leur maladresse. Point de malice, direz-vous. J'admets. C'est plutôt de l'irréflexion, de la gaucherie.

La gent féminine semble tout particulièrement "prédisposée" à commettre de nombreux impairs de ce genre; serait-ce dû au fait que les femmes sont plus loquaces, plus émotives, donc moins maîtresses d'elles-mêmes, ou encore qu'elles verbomotorisent plus facilement leurs idées. Impossible pour elles de ne pas parler leurs pensées.

J'ai rencontré nombre d'entre elles qui manquaient de la plus élémentaire psychologie et surtout de politesse du cœur au point de meurtrir cruellement leurs interlocuteurs, et cela, avec une inconscience, une désinvolture qui déconcerte et abasourdit. En effet, certaines dames vous interrogent avec volubilité sous le prétexte de manifester par là le profond intérêt qu'elles vous portent: en réalité, c'est de la curiosité malsaine, elles cherchent matière à papoter. Leurs questions se succèdent sur un rythme tel qu'il ne vous laisse pas le temps de répondre et chacune de ces questions constitue un chef-d'œuvre de sottise ou de méchanceté. Ces belles dames oublient ou ignorent ce grand principe qu'il nous faudrait graver dans la tête de chacun à force de le crier et répéter: "Tout homme croit à son importance et tient à la voir reconnaître. La moindre parole qui le diminue, le blesse; il peut en sourire pour se donner une contenance, en réalité il rit jaune." En les écoutant, on se demande comment il peut se faire qu'un être humain puisse manquer à ce point de délicatesse et de tact du cœur.

Quelques-uns possèdent l'art de froisser même par leur complaisance et se félicitent de voir leurs procédés si bien réussir.

On m'a raconté ce qui suit. Ce trait servira, je l'espère, à mieux illustrer ce qui précède:

Un monsieur dont la situation financière avait été ébranlée par des agiotages de Bourse était contraint de se servir dans un magasin dont le propriétaire était un parvenu assez mal dégrossi. Le commerçant voulait rendre service à son client. Un jour, il empaquette donc ses achats, fait l'addition et crie d'une voix de stentor pour être entendu: Trois cinquante. Pour vous, comme je vous sais pas riche, ce sera trois dollars.

Croyez-vous, en toute sincérité, que le client prise ce commen-

taire superflu. Essayez de revivre, un instant, la révolte intérieure qui perturbe tout le mécanisme émotif du client. Le ressentiment qui en résulte obnubile à jamais le sentiment de générosité pourtant réel du commerçant.

N'avez-vous pas observé que, dans la plupart des réunions mondaines, le grand don de la parole sert à deux fins principales: blesser, railler les présents; dénigrer, avilir les absents. On frappe sur tout ce qui se trouve sous la langue. On heurte "de front et de côté comme des béliers", dit La Bruyère, ou bien, on frappe dans le dos, comme des traitres.

Écoutez La Bruyère à ce sujet: "Parler et offenser, pour de certains gens, est précisément la même chose; ils sont piquants et amers, leur style est mêlé de fiel et d'absinthe; la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive; il leur serait utile d'être nés muets ou stupides, ce qu'ils ont d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise".

Je n'espère point par cette peinture réformer cette catégorie d'individus; le mieux à faire, c'est de fuir à leur approche "sans regarder derrière soi", dit encore La Bruyère.

Il reste à signaler une autre technique plus subtile parce qu'en apparence moins impertinente: elle consiste à adresser des compliments qui dépassent les bornes. Une flatterie outrée peut se transformer en une injure grossière. L'homme intelligent s'effarouche de pareilles flagorneries, il les méprise même. L'homme d'esprit repousse ces félicitations hyperboliques qui sentent la caricature, elles font ressortir beaucoup plus les défauts, les travers, les manies des destinataires qu'elles rehaussent leurs qualités et mérites véritables.

Beaucoup de personnes, répondrez-vous, se plaisent aux louanges exagérées, elles se rengorgent à les écouter, se gonflent facilement d'importance. D'accord, mais j'ai fait allusion aux gens intelligents, je n'ai guère parlé des sots et des médiocres; par conséquent, votre objection n'infirme en rien ma remarque. **Résolution:** Evitons les propos blessants, les éloges fallacieux et dithyrambiques; dans la conversation, l'abus du miel s'avère plus préjudiciable encore que le piment.

(à suivre)

Prochainement: Recette merveilleuse pour donner des défauts aux enfants.

Dr Laurence Martin-Pelland
Le Droit,
Ottawa.

COURRIER

Question.—Combien de livres comprend la Bible? La Bible porte-t-elle d'autres noms?

Jacqueline S.

Réponse.—La Bible comprend 72 livres répartis en deux grandes divisions:

L'Ancien Testament, 45 livres.
Le Nouveau Testament, 27 livres.

La Bible porte différents noms: L'Écriture; les Lettres divines ou sacrées; le Texte sacré; les Écritures inspirées; les Saintes Écritures; les Écritures canoniques.

Question.—Voulez-vous résumer pour nous les qualités de la Conversation?

M. Henri

Réponse.—Je le ferai volontiers dans quelques semaines.

Question.—Pourriez-vous nous définir l'éducation et nous donner le sens de "éducation" et "éduquer".

Un groupe d'instituteurs

Réponse.—Selon l'étymologie, le mot "éducation" aurait à peu près le même sens que "création". "Éduquer" de "é-du-care", autre forme de "é-duc-ere", e de ex et ducere, tirer de, conduire dehors, appeler au jour, fortifier, développer les germes qui se trouvent dans la nature de l'enfant.

"Éduquer", "C'est presque créer, presque tirer du néant, c'est tout au moins tirer du sommeil et de l'engourdissement les facultés endormies, c'est donner la vie, le mouvement et l'action à une existence encore imparfaite," a écrit Mgr Dupanloup.

Il existe dans la langue française un autre verbe presque aussi expressif que celui-là: élever.

Mgr Rozier dans L'Art d'être Maman s'exprime comme suit: "Élever un enfant, c'est prendre une âme d'enfant, si imprécise et si indistincte qu'elle voisine le néant, et la porter, par ascensions successives de la vérité, jusqu'aux régions plus fertiles de la vertu."

L'éducation, c'est la formation de tout l'homme dans sa vie physique, sa vie intellectuelle, sa vie morale et sa vie surnaturelle.

Éduquer, c'est former l'homme tel que le veut la société et la religion; l'homme de son siècle et, de son pays, l'élite et l'héritier du ciel.

Question.—L'autre soir, dans un club de Bridge, nous avons passablement déchiqueté vos articles parus dans la chronique sur "L'Art de la Conversation". A notre avis, vous semblez attacher trop d'importance au silence. Vous prétendez nous apprendre l'art de la conversation et vous ne cessez de nous dire de se taire. Si tout le monde pratiquait ce que vous conseillez, les réunions mondaines seraient des plus monotones. Écoutez, c'est bien beau mais ce n'est guère intéressant.

Juliette Savard

Je suis enchantée d'apprendre que mes remarques deviennent matière à discussion même aux clubs de bridge. Il est vrai que j'attache beaucoup d'importance au silence et peut-être avec raison. Après avoir observé autour de moi, j'en suis arrivée à la conclusion qu'il se trouvait nombre de beaux parleurs mais fort peu de bons auditeurs. Dale Carnegie ne dit-il pas: "If you aspire to be a good conversationalist, be an attentive, friendly, sympathetic listener". Vous prétendez que les réunions mondaines deviendraient à ce point ternes si tout le monde écoutait. Soyez assurée qu'une telle "catastrophe" ne pourra jamais se produire puisque fort peu de gens s'intéressent à la psychoculture, et que nous souffrons tous à des degrés divers d'incontinence orale. Par conséquent, rien à craindre de ce côté. Avez-vous jamais songé ce que deviendraient les réunions sociales si

Semaine philatélique

Par Pierre CARTIER

ÉTATS-UNIS — Le magazine "Life" consacre un intéressant article à un timbre-poste qu'émettait récemment l'Administration postale des États-Unis. Timbre d'une valeur de trois cents, de couleur rose carmin, il constitue un hommage à la mémoire de Betsy Ross, qui est censée avoir conçu le modèle du drapeau étoilé de nos voisins.

Le timbre s'inspire d'une toile bien connue par le peintre américain Charles H. Weisberger et qui orne le musée à la mémoire de Betsy Ross, sur Arch Street, à Philadelphie. La question que se pose le "Life" est la suivante: Mme Ross a-t-elle vraiment dessiné le premier Stars and Stripes?

Le récit populaire veut que en juin 1776 George Washington soit entré dans la mercerie de Betsy Ross à Philadelphie. Le général sort de sa poche un croquis et demande à la mercière si elle peut en faire un drapeau. Celle-ci lui demande pourquoi les étoiles du dessin ont six branches. Washington lui répond qu'à son avis elles sont plus faciles à faire ainsi. Aussitôt son interlocutrice plie une feuille de papier et d'un seul coup de ciseau découpe une étoile à cinq branches. Ceci emporte l'assentiment du héros de la Révolution, et le lendemain le premier drapeau est terminé. Le 14 juin 1777, le Congrès lui accorde la reconnaissance officielle.

Mais, pour plusieurs et surtout pour Morris B. Schnapper, de Washington, rédacteur de Public Affairs Press, le récit n'est qu'une légende, dont le caractère mythique est corroboré par les défauts historiques qui entachent les tableaux en souvenir de la rencontre présumée. A son avis, Betsy Ross a sans doute cousu un ou même des drapeaux, mais certainement pas le premier. On attribue généralement celui-ci au poète Francis Hopkinson, qui signa la Déclaration d'Indépendance.

Quoi qu'il en soit, et puisque la légende de Betsy Ross est si tenace tant dans le peuple que chez les nombreux peintres et illustrateurs qui l'ont célébrée, les Postes américaines ont décidé de l'émission du timbre en son honneur. "Ce n'est peut-être qu'un mythe, a dit un porte-parole, mais il est agréable."

Au timbre de Betsy Ross ont fait suite celui en l'honneur des Clubs 4-H puis le timbre pour le 125e anniversaire du chemin de fer Baltimore and Ohio. Y figurent l'un à côté de l'autre

tout le monde présent parlait sans qu'il s'y trouvât d'auditeurs patients et sympathiques.

La conversation doit être un dialogue et non un monologue ou, une conférence. Ce doit être un échange verbal; chaque participant doit y jouer un rôle tour à tour actif ou passif. Il ne faut pas l'accaparer pour deux raisons:

1° Vos auditeurs vous suivraient difficilement; 2° eux aussi désirent émettre leurs opinions.

Voulez-vous exceller dans l'art de la Conversation? Parlez-peu; écoutez, écoutez, écoutez avec bienveillance et sympathie.

Dr Laurence Martin-Pelland
Le Droit,
Ottawa.



le premier wagon à voyageurs, la locomotive Tom Thumb qui fut d'abord utilisée par cette ligne ferroviaire et enfin la locomotive Diesel dernier cri.

Enfin, cette semaine, a paru le timbre marquant le 50e anniversaire de l'American Automobile Association. Ce sont cette fois la plus vieille et la plus récente voitures qui forment le motif central. Le timbre met l'accent sur la prudence au volant. Un écolier-agent fait arrêter deux jeunes fillettes à une intersection. A droite se trouve une voiture de type 1902 et à gauche une voiture de modèle 1952.

ALLEMAGNE — L'administration des postes de Berlin-Ouest a émis il y a quelque temps deux timbres représentant la "Cloche de la liberté". Ce sont le 10 pfennigs vert et le pfennigs rouge. Cette émission comporte quelques variations d'avec les timbres déjà émis à la même effigie: teintes différentes des précédents, battant de la cloche à droite et non plus à gauche. Même procédé d'impression et même papier.

FRANCE — Au nombre des toutes récentes émissions françaises se place le magnifique timbre de couleur brune représentant l'Abbaye aux Hommes de Caen. Le bâtiment, de style romain, est caractéristique des abbayes du moyen âge qui servaient en même temps de fortresses.

CANADA — Le mode des chaînes de lettres n'est pas tout à fait révolue et elle connaît de temps à autre des regains de vie. A preuve cette lettre que nous recevons d'un correspondant d'Ottawa qui nous déclare: "Les noms au verso sont ceux de personnes intéressées à échanger des timbres-poste dans toutes les parties du monde. Faites 10 copies de cette lettre, en laissant de côté l'adresse no 1 et ajoutant la vôtre comme no 4. Envoyez 25 beaux (sic) timbres à la personne dont vous avez omis l'adresse. Expédiez les 10 copies dans 10 parties différentes du monde. Lorsque votre nom sera rayé de cette liste, vous devrez recevoir 1,000 lettres contenant chacune 25 timbres."

Voyons toujours!





DE ROME, nous vient cette vaporeuse toilette du soir, en tulle rose posé sur du tulle blanc, et ornée de broderies ressemblant à de roses bulles de savon. Les broderies sont faites de crin de cheval. Ce modèle a été choisi par Carmel Snow, rédactrice du "Harper's Bazaar".

(photo Karen Radkai)



L'UNE des créations les plus intéressantes des nouvelles collections du printemps de la mode italienne consistait en une robe d'après-midi, dont le tissu noir ressemble à l'alpaca. Le corsage est orné d'une rangée de boutons. La jupe, droite au dos, a deux panneaux doublés d'organdi rose et plissé, placés sur les côtés du devant. Ce modèle a été choisi par Carmel Snow, du magazine "Harper's Bazaar".

(photo Karen Radkai)

L'Italie a présenté ses collections dans le décor enchanté de Rome

Article de Carmel Snow de "Harper's Bazaar" rédigé pour "Le Droit"

ROME. — La fin de l'hiver appelait le printemps. Il pleuvait doucement, pendant de longues heures, tandis que des feuilles nouvelles apparaissaient sur les arbrisseaux dans plus d'un jardin secret de la ville, et les jours se terminaient en de spectaculaires couchers de soleil qui teintaient de rose et de rouge les murs de l'ancienne Rome.

De mon hôtel, au-dessus de la Piazza di Spagna, je pouvais entendre les cloches des églises résonner comme un orchestre dans un ciel velouteux. Rome est l'une des plus belles villes du monde, et peut-être la seule où l'on peut causer avec tout le monde, de n'importe quoi, tout en étant sûr de recevoir une répartie spirituelle, que la conversation porte sur l'art, la littérature ou la chasse aux renards.

Nous, rédactrices américaines et acheteurs, nous trouvions à Rome à l'occasion des revues de modes du printemps et de l'été. En même temps, nous avons pu apprécier l'hospitalité joyeuse et le charme de Rome, dont la vie sociale est l'expression.

Lors d'un dîner donné à l'"Open Gate Club" (un club chic) et lors d'une autre réception offerte en mon honneur par le comte et la comtesse Crespi, se sont rassemblées des femmes éblouissantes (sans oublier des hommes brillants) dont les noms et les bijoux étaient également historiques: j'ai vu les perles que Louis XIV avait offertes à son premier amour, Maria Mancini, plus loin, je remarquais le profil d'un empereur ou d'un pape. Au déjeuner, toutefois, on m'a invitée souvent au bref "colazioni": des réceptions intimes auxquelles les beautés romaines se rendaient dans de minuscules automobiles (qui me faisaient penser à des souris). Les Romaines y portaient des costumes noirs d'une extrême simplicité, aucun bijou, mais leur profil pur suffisait à attirer les regards. Les Italiennes sont belles comme des fleurs et avec environ le même effort — les fleurs n'essaient pas de rehausser leur beauté.

Et alors, quinze jours avant la présentation des collections parisiennes, on levait le rideau, en Italie, sur les nouveaux styles du printemps et de l'été: c'était la troisième fois qu'y assistaient les acheteurs américains. Tel que prévu, les collections n'apportaient pas une grande variété, mais elles offraient de beaux tissus, un goût exquis. Les prix sont moins élevés en Italie qu'à Paris. Tout y contribue. La main-d'œuvre est moins dispendieuse, les tissus aussi les taxes sont plus légères.

Les vêtements sports présentaient: chandails, pullovers (et, incidemment, le col montant du pullover est vu partout et sur chaque modèle); des pantalons bien ajustés, la petite jupe, les imperméables et les accessoires sont vraiment attrayants — à la perfection.

Les Italiens ont la suprématie de la confection des sacs à main, des gants et des souliers. Avant tout, j'ai remarqué l'effort mar-



UNE BELLE attitude de l'actrice canadienne Suzanne Cloutier, qui se dirige vers Hollywood, après avoir obtenu un beau succès, au début de sa carrière cinématographique en France.

Le Courrier de Jeanne

Q.—Je compte me marier bientôt. J'ai perdu ma mère, à l'âge d'un an. J'ai été élevée par un oncle et une tante, qui ont été de véritables parents pour moi. Mon père ne s'est jamais occupé de moi. J'étais en dehors de la ville, en compagnie de mon oncle et ma tante, et quand il m'a fallu revenir dans la ville où mon père demeure, il a refusé de me garder. Qui devrais-je demander comme témoin, mon oncle ou mon père ?

Incertaine

R.—A moins que vous ne soyez mineure et que vous ayez besoin du consentement paternel pour vous marier, vous êtes libre de choisir qui vous voulez comme témoin. Si l'attitude de votre père à votre égard a été motivée par des raisons graves (telles que le manque d'argent), il faudrait le comprendre. Cependant, s'il est coupable d'indifférence à l'égard de son enfant, vous n'avez pas à vous faire de scrupules et vous pouvez vous faire accompagner à l'autel par celui qui a tenu le rôle de père dans votre vie.

Q.—Pourriez-vous me dire comment décorer le mur de mon pas-

sage? Les pièces sont sur un côté et il n'y a que deux petites fenêtres sur l'autre.

Qui vous remercie

R.—Il faudrait peindre les murs de ce passage d'une teinte claire; le beige est joli pour une salle d'entrée.

Q.—J'ai une très belle poupée que j'ai rangée dans une boîte pour la conserver. Voilà qu'elle se craque. Comment la réparer?

Qui a hâte de savoir

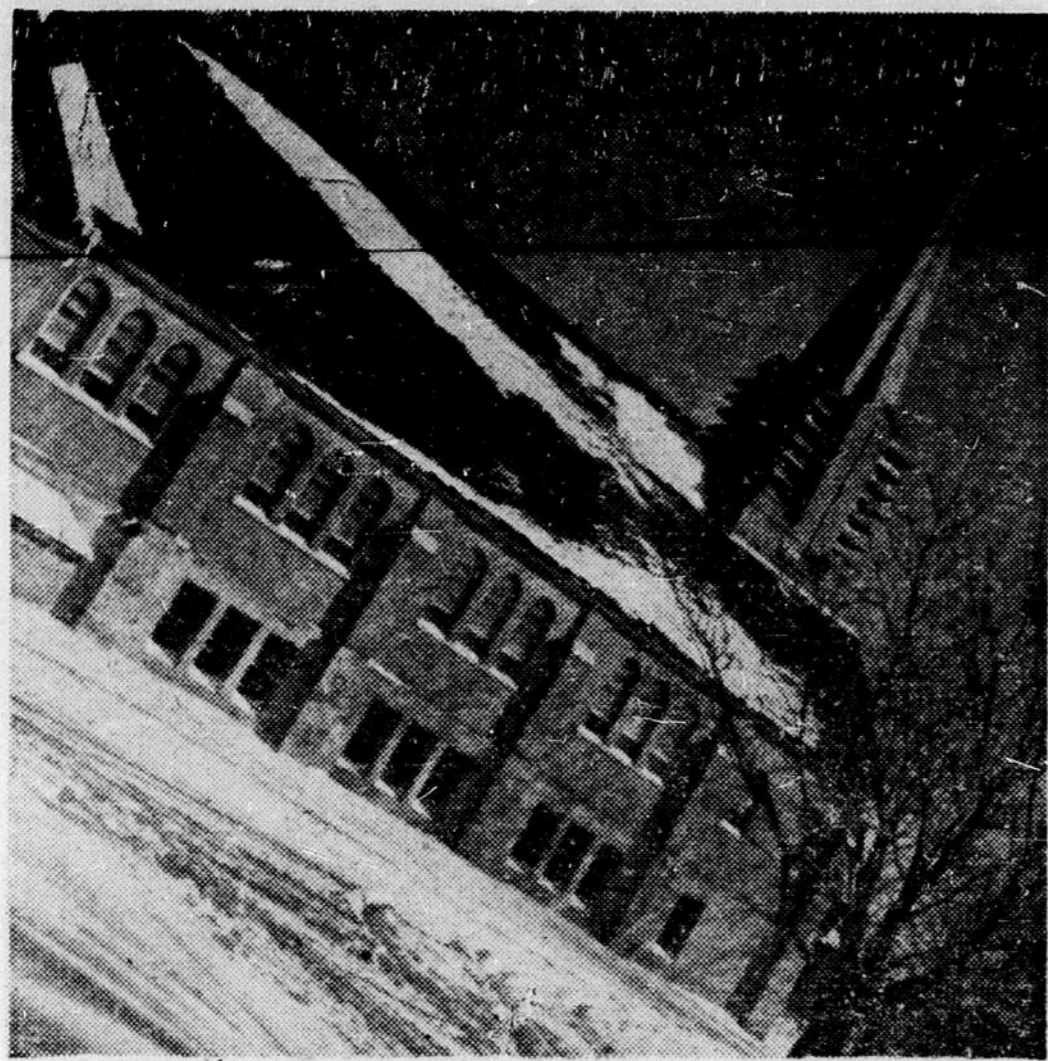
R.—Je crains bien que vous ne puissiez la réparer vous-même. Il faudrait vous adresser à des spécialistes. Je sais qu'il existe un hôpital pour poupées et jouets à Montréal, mais je ne puis vous fournir d'adresses commerciales.

Q.—Nous aimerions savoir si le soleil est plus proche de la terre en hiver et à combien de distance il y est?

Alice

R.—Je ne suis pas versée en astronomie; je ne crois pas que cette distance entre le soleil et la terre varie selon les saisons, mais plutôt selon les années. Consultez un volume sur l'astronomie ou une bonne encyclopédie.

(traduction)



Le R. P. U. Boivert, O.M.I., curé de la paroisse du Sacré-Coeur à Hull, n'a pas à s'inquiéter. — Son église n'est pas partie en balade. — Il s'agit tout simplement d'un caprice de photographe. (Photo Beaudin, Hull)

La science en marche

EN leur primeur au Canada, on a fabriqué des tissus d'ameublement en nylon. C'est à l'exposition canadienne du meuble, à Toronto, le mois dernier, qu'ils firent leur apparition. Le mobilier exposé dans une pièce entièrement consacrée au nylon comprenait un canapé recouvert d'un matelassé de nylon et une chaise garnie d'une épaisse frise en nylon, des draperies en nylon lourdement tissées et même une carpe en nylon molletonné. Les tissus d'ameublement en nylon n'ont pas besoin d'être envoyés à l'extérieur pour être nettoyés: il suffit de les laver avec du savon et de l'eau ou les nettoyer avec un produit d'entretien liquide.

L'émail "Dulux" Extra-Blanc est réputé pour son lustre et sa résistance. Aussi contradictoires que les termes puissent paraître, on fabrique au Canada un nouvel émail blanc semi-lustré. Ce produit possède toutes les qualités de ceux de la famille des "Dulux" tout en étant moins lustré, ce qui est un avantage en certains cas.

Si le vieil adage: "ne comptez pas vos poussins dans l'oeuf" est toujours vrai en son sens figuré, il ne l'est plus en son sens propre. Avec un appareil portatif de rayons X, vous pouvez reconnaître dans un incubateur les oeufs qui n'arriveront pas à éclosion, sans compter que ce moyen facilite la sélection des espèces.

La décoration de l'hospice des vieillards de Whitby, en Ontario, démontre la valeur de l'emploi scientifique des couleurs. De l'avis de M. W.D. Sinclair, expert en préparation des couleurs à la Division des peintures et vernis de la Canadian Industries Limited, on peut réaliser des peintures extérieures comme intérieures qui plaisent à la fois à l'oeil et à l'esprit. M. Sinclair, qui a préparé le plan de décoration intérieure de cette maison, est d'avis qu'une combinaison de couleurs bien adaptée fait non seulement ressortir la beauté du cadre, mais produit un effet thérapeutique salubre dans une institution de ce genre.

Les bas de nylon se vendront désormais dans un emballage du volume d'un paquet de cigarettes. Ainsi ils entrent facilement dans un sac à main pour parer à toute éventualité. Le fabricant a aussi l'intention de présenter l'emballage avec une fenêtre en "Cellophane".

Nouvelle d'intérêt pour les photographes: ils peuvent maintenant se procurer au Canada l'assortiment complet des produits photographiques Du Pont. Parmi ceux-ci, il y a le papier "Vari-gam". Sa projection étant variable, il permet, indépendamment de la variété des contrastes, des impressions de qualité uniforme, quelles que soient les différences en densité des négatifs. Par contre, en adaptant des filtres de couleur à la lentille grossissante, on peut obtenir d'un négatif toutes sortes de contrastes.

Les imperméables en plastique servent à toutes les sauces. Un incident survenu à l'occasion du Stampede de Calgary, l'année dernière, le démontre. Il y avait au programme une parade d'Indiens revêtus de leur costume d'antan. Or, l'on sait que la taille à la tête, cet accoutrement consiste uniquement en peinture, tatouage et colifichets. Au moment du défilé, le vent s'éleva suivi d'une pluie glaciale. Les Indiens, dont l'occasion de se parer de leurs vêtements primitifs faisait leurs délices, ne se tinrent pas pour battus. Sur leurs costumes pittoresques, ils revêtirent tout simplement des imperméables transparents.

Il n'y a plus raison d'appréhender les camions-citernes d'essence sur les routes et dans les rues des villes. C'est ce que démontre un nouveau film intitulé "Pipeline on Wheels". Il évoque la dramatique histoire de ces véhicules et illustre comment leur contenu est protégé contre le feu et contre les accidents de la circulation. C'est un film en couleur que l'on peut obtenir en écrivant au Service des ventes de tétraéthyle de plomb à la Canadian Industries Limited.

Les cendres de Pompéi vont redonner la vie à des terres incultes

Par Ferdinand REYNA

IL y a des villes mortes qui semblent appartenir définitivement à l'histoire et à l'archéologie. Pompéi, ensevelie comme tout le monde sait en l'année 79 de notre ère par une éruption du Vésuve, semble au contraire ne pas avoir coupé les ponts avec la vie, en premier lieu par la nature même du désastre qui l'a recouverte, mais non détruite. En effet, l'impression la plus saisissante que donne Pompéi, lorsqu'on se promène dans ses rues, est celle d'une vie interrompue, mais dont l'esprit circule encore parmi les briques, les poutres des maisons, les taches de verdure, les monuments.

Or, les fouilles, interrompues par la guerre en 1941, viennent d'être reprises. Cette reprise dépendait du financement des travaux. La Cassa del Mezzogiorno, instituée par le gouvernement italien et forte de quelques centaines de milliards destinés au relèvement de l'Italie du Sud, a permis au Professeur Amédéo Majuri, qui travaille depuis trente ans à Pompéi, de rouvrir ses chantiers.

Des projets ont été approuvés: entre autres, la construction d'un auditorium, dont on a posé la première pierre et qui sera destiné aux réunions des archéologues et savants du monde entier. On y conservera tout le matériel d'étude relatif aux fouilles, y compris un fichier complet qui rendra de très grands services aux chercheurs de tous les pays. Dans cet auditorium seront également organisés des conférences, des leçons et des cours libres sur l'archéologie romaine.

Cependant, l'obstacle le plus grave à la poursuite des fouilles était constitué par les matériaux, détritiques de pierres et cendres dont on ne savait comment se débarrasser. Il y en a, dit-on, au moins deux ou trois millions de mètres cubes. On avait songé à jeter ces matériaux à la mer, entreprise irréalisable car les

frais de transport seuls seraient énormes.

Avant la guerre la direction des fouilles louait tous les deux ou trois ans quelques hectares de terrain — en payant au propriétaire la valeur présumée des récoltes — et y transportait les matériaux en question. C'était une très bonne affaire pour le propriétaire car le mélange des fragments de lave et de cendres volcaniques donne au terrain une fertilité extraordinaire. Dans ces champs, la récolte était double.

Aujourd'hui, ce système est impossible à appliquer car les prix de location des terrains atteignent des chiffres astronomiques. Cependant, il fallait bien affronter le problème car Pompéi n'est pas entièrement mise à jour: tous les faubourgs de la cité sont encore ensevelis par les matériaux que les archéologues ont entassés durant plus d'un siècle en déblayant simplement le centre de l'agglomération.

Dernièrement, en travaillant à la reconstruction du musée, on creusa un accès pour ouvrir un accès et on découvrit ainsi les murs et les édifices latéraux de la Porte M... ensemble qui se révéla comme un des plus imposants de la ville. On sonde même au-delà et on trouva des routes, des villas, des maisons rustiques.

Un projet a donc été envisagé: la mise en valeur par l'utilisation de lapilli et de cendres, de deux vastes zones de terrain inculte. La première située au sud de l'embouchure du fleuve Sarno, est une large dépression autrefois couverte de rizières et aujourd'hui marécageuse. L'autre, beaucoup plus vaste, s'étend au nord de Pompéi. Elle était jadis plantée de vignes et d'arbres fruitiers, mais fut complètement ensevelie par la lave au cours de l'éruption de 1906. Il s'agit donc de transporter la cendre et la lave solidifiée sur ces terrains, en couches suffisamment denses pour permettre une renaissance de la culture. C'est

un système parfaitement réalisable du point de vue technique et qui, dans les mêmes conditions, a donné d'excellents résultats dans d'autres régions d'Italie. Grâce à un accord intervenu entre la Cassa del Mezzogiorno et le Ministère des Travaux Publics, ces projets sont devenus une réalité.

En effet, au mois de juillet dernier on a ouvert un premier chantier-école de cent ouvriers et en août un deuxième qui emploie déjà trois cents hommes, chiffre appréciable pour une région où sévit le chômage. Avec le développement des travaux augmentera aussi le besoin de main-d'oeuvre. On prévoit d'ailleurs l'installation de téléphériques pour transporter plus aisément les matériaux destinés à servir d'engrais. Les travaux viennent de commencer et se poursuivent à un rythme rapide et régulier. On a attaqué les murs de la ville avec vigueur. Des camions se croisent, des manoeuvres font la chaîne en se passant les papiers remplis de terre dont une entreprise du nord de l'Italie va faire des briques. On se débarrasse ainsi chaque jour de quelques milliers de mètres cubes enco...

On a demandé au Professeur Majuri s'il n'était pas possible d'utiliser une technique plus moderne à l'aide de machines rapides. Il a répondu que rien n'empêchait cette main-d'oeuvre locale de plusieurs centaines d'hommes qui ont en même temps la force, la délicatesse et le doigté nécessaires pour ce genre de travail. Les fouilles de la rue parallèle à celle dite de l'Abondance, où l'on travaille actuellement, conduisent à la grande palestre, complètement libérée ces derniers mois et qui se révèle parfaite dans ses installations, avec une colonnade et une vaste piscine. On a même identifié les racines des marronniers dont les ombrages contribuaient au repos des athlètes après les compétitions.

* Nous sommes ici, bien entendu, dans les faubourgs de Pompéi: une porte secondaire réglait l'entrée des spectateurs à la palestre les jours de grands matches. Cette porte a été trouvée avec ses battants entrebaillés. On a découvert également, au mois de décembre, la boutique d'un potier à l'enseigne de Vulcain. Cette enseigne, probablement oeuvre de quelque "peintre du dimanche" ami de l'artisan, représente celui-ci en train de tourner sa roue assisté à la forge par le dieu des forgerons. On a trouvé dans cette boutique un gros tas d'argile qui servait au potier pour modeler ses assiettes et ses vases. Ce n'était peut-être pas un grand artiste, mais le frère de tant de braves artisans de la rue qui travaillent encore aujourd'hui dans tous les pays du monde.

De ces découvertes se dégage la leçon de Pompéi, leçon vivante car ce sont des chansons, des bruits d'artisans, des cris de gens simples qui s'envolent de ces ruines. La vie reflourira bientôt autour de Pompéi, ville morte, cité vivante, grâce à la science et au travail des hommes. (UNESCO)

Coin encyclopédique

La ville française de Falaise, que les Canadiens capturèrent en août 1944, fut l'ancienne capitale de Guillaume le Conquérant.

On dit que la première encyclopédie fut compilée par Speusippe, élève de Platon, vers l'an 339 avant l'ère chrétienne.

Le premier bureau de poste au Canada fut établi à Halifax en 1755.

Le premier cinéma fut ouvert à Los Angeles, Californie, le 2 avril 1902.

Les Territoires du Nord-Ouest couvrent une superficie d'environ 1,309,000 milles carrés.

La première reine Elizabeth régna en Angleterre de 1558 jusqu'à sa mort, en 1603, à l'âge de 69 ans.

Lichtyocolle (isinglass) est produit de vessies natatoires des merluches, genre de morues qui se prend en eau profonde au large des côtes de la Nouvelle-Ecosse.

Le premier Club Rotary au monde fut organisé à Chicago en 1905.

Louis Braille, l'inventeur du système d'impression pour les aveugles qui porte son nom, est devenu lui-même aveugle à l'âge de 4 ans.

En 1951, les Etats-Unis ont exporté de la pénicilline, de la streptomycine et autres drogues analogues pour une somme de \$275 millions.

Le grand barrage de Kentucky, à 20 milles de la jonction des rivières Tennessee et Ohio, a une longueur de 8,700 pieds.

MUTT et JEFF

3-9-52 par BUD FISHER

Mon doux, Mutt, tu m'énerves! Surveille les lignes blanches, attention, voici une auto!



Et on m'a accordé un permis de chauffer!

MUTT et JEFF SA DOUCE MOITIE EST UN VRAI HAUT-PARLEUR Par BUD FISHER



Ne reste pas là, Mutt, je gèle! **DEPASSE-LE!**

Idiot, toute la rue vous appartient-elle?

Chérie, c'est un agent! Silence!

... et la lumière était rouge!

Je regrette, monsieur...

Regretter? C'est lui qui bloque la circulation!

Voyons, chérie, cet agent a raison...

Tu es trop peureux pour lui dire qu'il a tort!

Vous comprenez, monsieur, la vieille est énervée et...

La VIEILLE?

Heureusement, ils ne nous ont pas placés dans la même cellule!

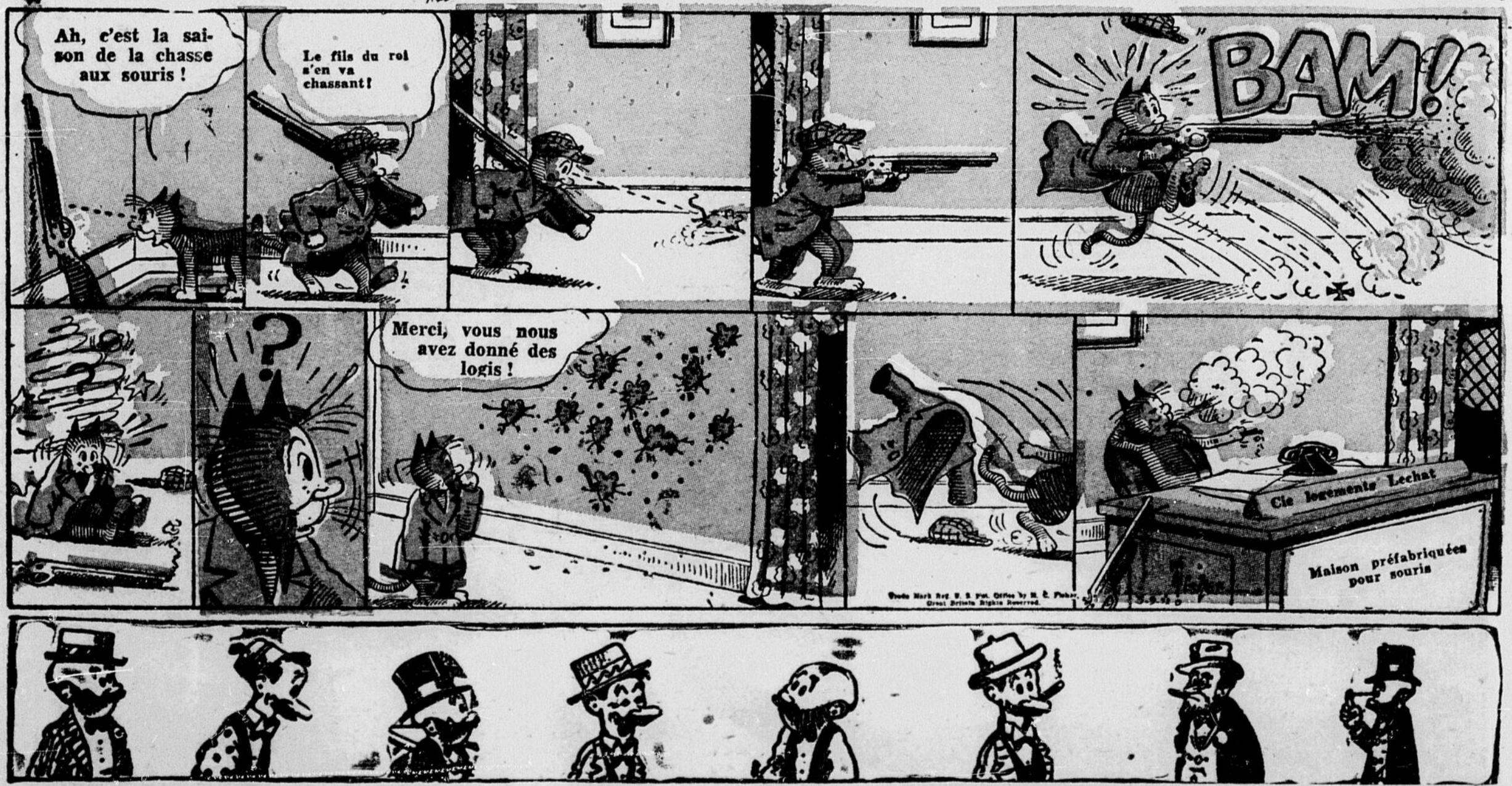
Mutt, ta femme est en liberté et elle veut te parler!

Lui avez-vous donné la permission?

Une minute seulement et de l'autre côté des barreaux!

Ah, vous êtes un frère, prenez un cigare!

LE CHAT DE CICERON LES SOURIS VONT VOTER POUR LUI! PAR BUD FISHER



Ah, c'est la saison de la chasse aux souris!

Le fils du roi s'en va chassant!

BAM!

Merci, vous nous avez donné des logis!

Cie logements Lechat
Maison préfabriquées pour souris

VOS PROBLÈMES... confiez-les
à notre psychologue, le Dr L. Martin-Pelland,
ou au Courrier de Jeanne, Le Droit, Ottawa

La Cendrillon outaouaise



L'étoile montante du cinéma français, c'est ainsi qu'une importante revue du cinéma en France désigne notre compatriote Suzanne Cloutier, fille de M. et Mme Edmond Cloutier, d'Ottawa. Paris saura-t-il reprendre Suzanne à Hollywood ?



Dans "Juliette ou la clé des songes", son deuxième film à l'écran français, Suzanne Cloutier incarne l'héroïne tendre, diaphane et aérienne.



Sacha Guitine

Un film de MARCEL CARNE

JULIETTE ou LA CLÉ DES SONGES

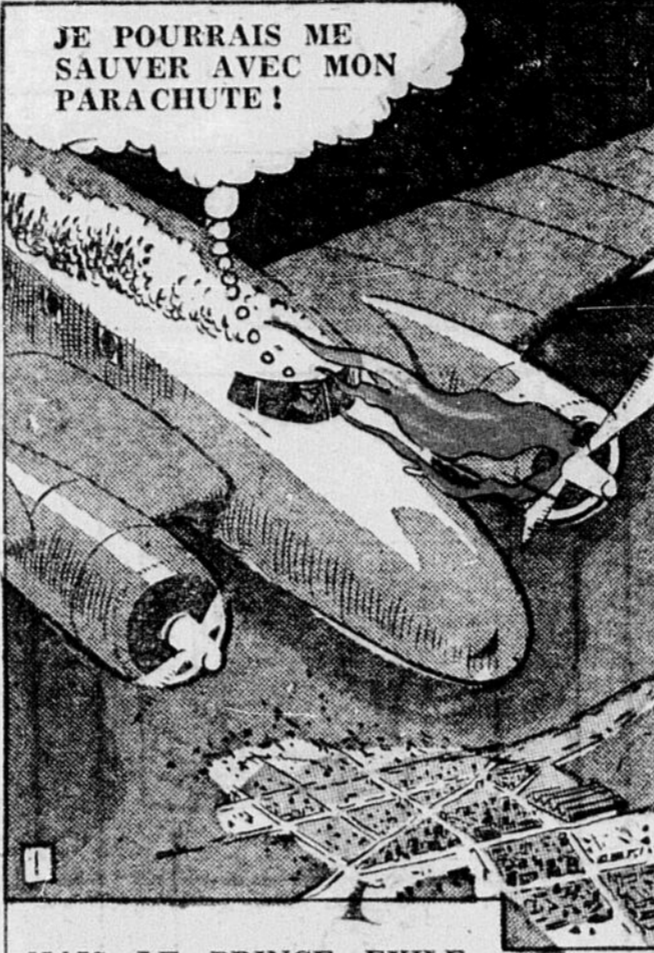
PHOTO
RAYMOND
LONGUE

Le "Personnage", seul dans son grand château, plein de trésors et de souvenirs, accueille une apparition de songe qui évoque toutes les grandes amoureuses nées de l'imagination des poètes. Jean-René Caussimon et Suzanne Cloutier.

Le FANTOME
PAR
LEE FALK
et
WILSON McCOY



JE POURRAIS ME SAUVER AVEC MON PARACHUTE!



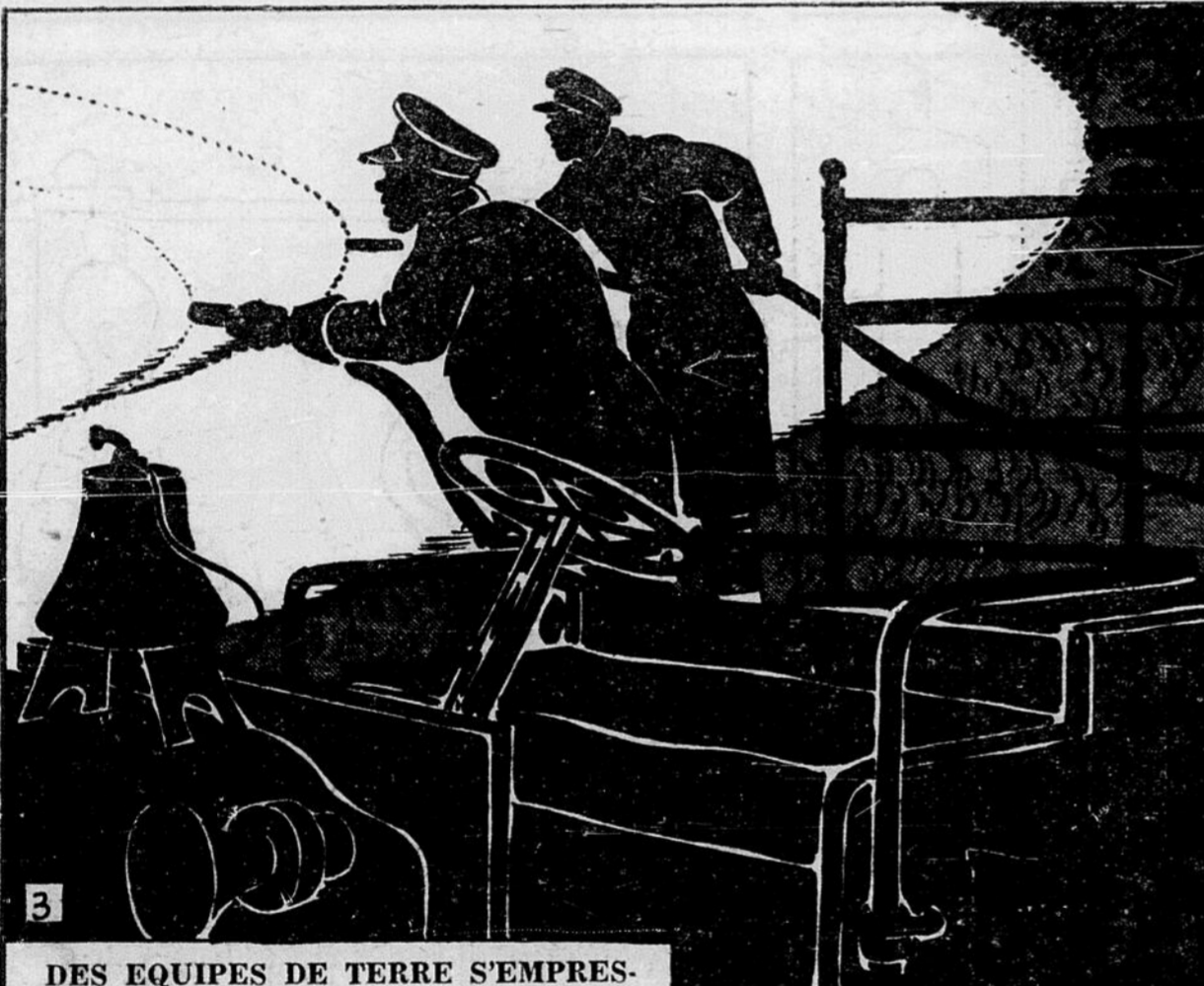
1

MAIS LE PRINCE EXILE, HIRK, RESTE A SON POSTE QUAND VIENT LE DANGER.

LE CAPITAINE VOUS DEMANDE DE RESTER CALME. LE DANGER N'EST QUE POUR LUI ET NOUS ATTERRISSONS DANS QUELQUES MINUTES.



2



3

DES EQUIPES DE TERRE S'EMPRESSENT D'ETEINDRE LE FEU, PERSONNE N'EST BLESSE, SAUF HIRK.

NOUS SOMMES FIER, HIRK!

LE DOCTEUR DIT QUE TU IRAS MIEUX, PAPA.

TU SERAS LE BIENVENU CHEZ TOI, HIRK.



4

HIRK A ENSUITE LE PLAISIR DE REVOIR SA FAMILLE, QUI LUI PARDONNE SES LACHETES PASSES, A CAUSE DE SON COURAGE DE MAINTENANT.

QUE S'EST-IL PASSE DANS TA VIE POUR QUE TU DEVIENNES SI COURAGEUX, MON FILS?

LA MISERE, MON PERE! ET CET HOMME MASQUE.



5

WILSON McCOY 3-9



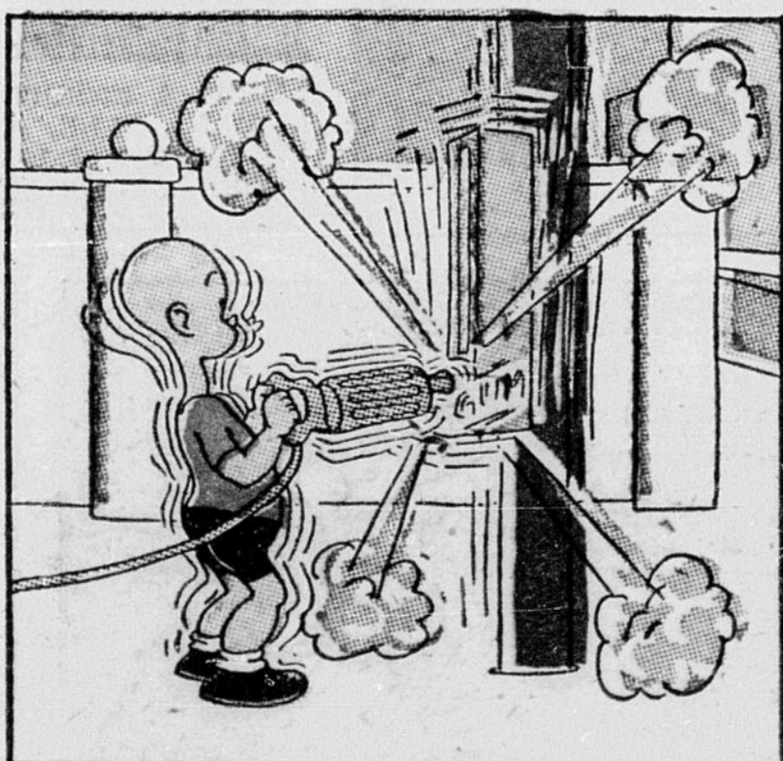
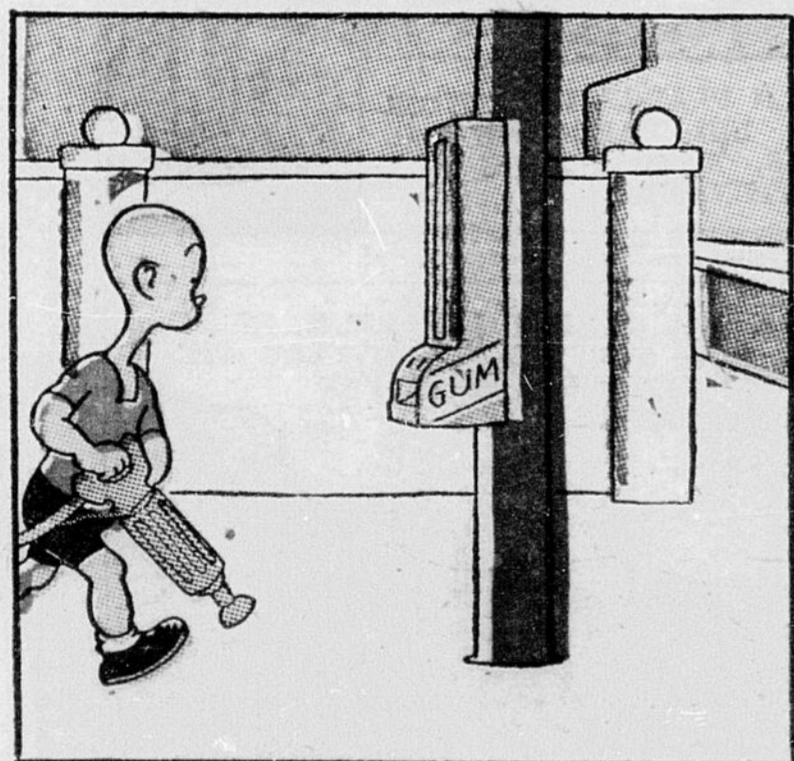
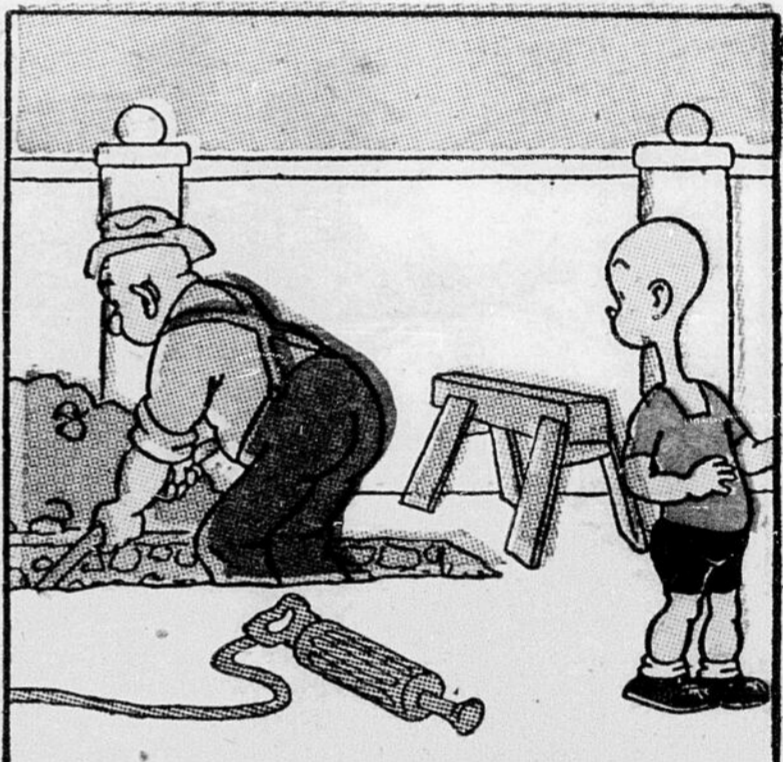
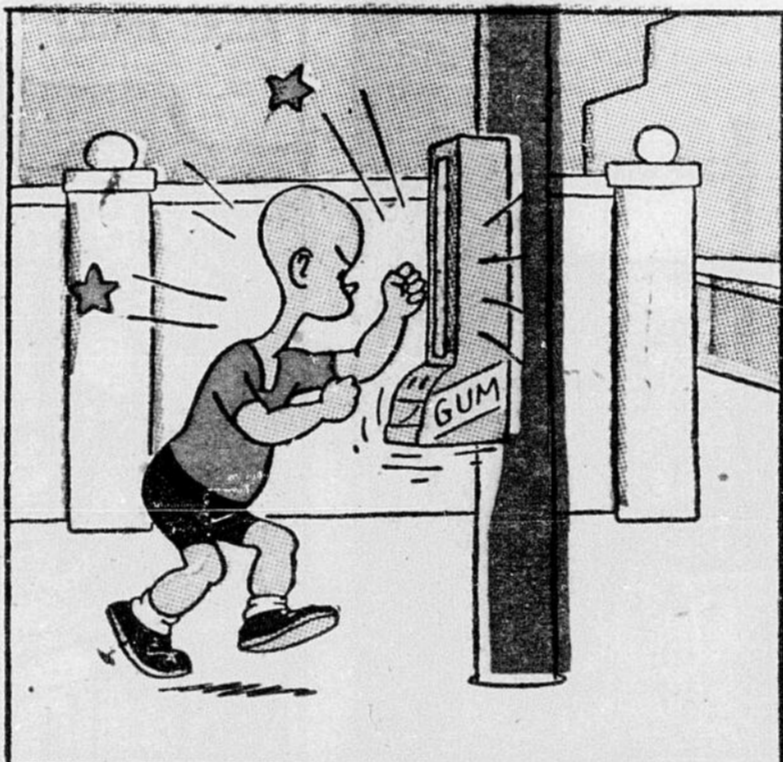
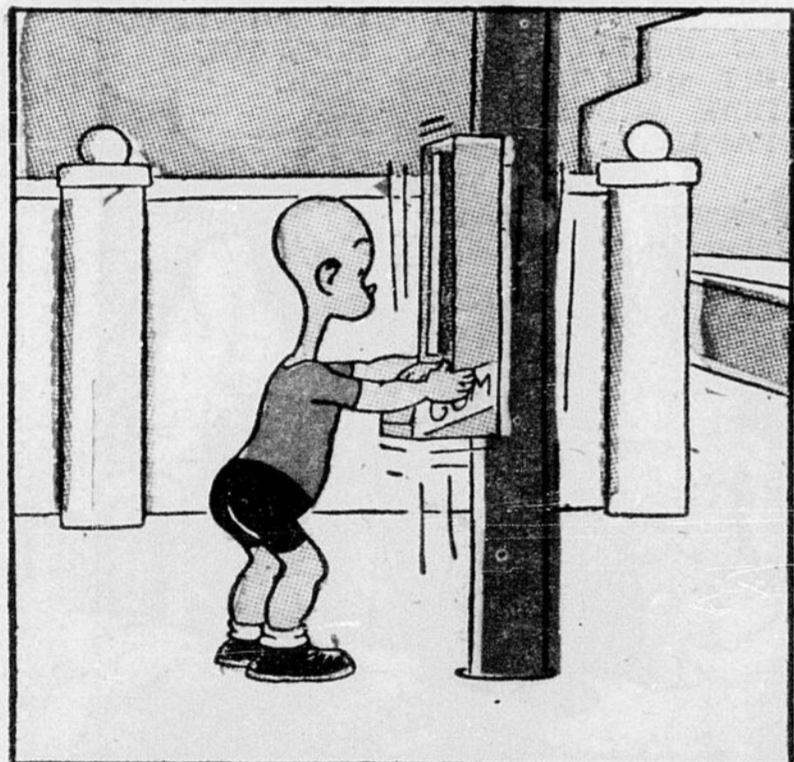
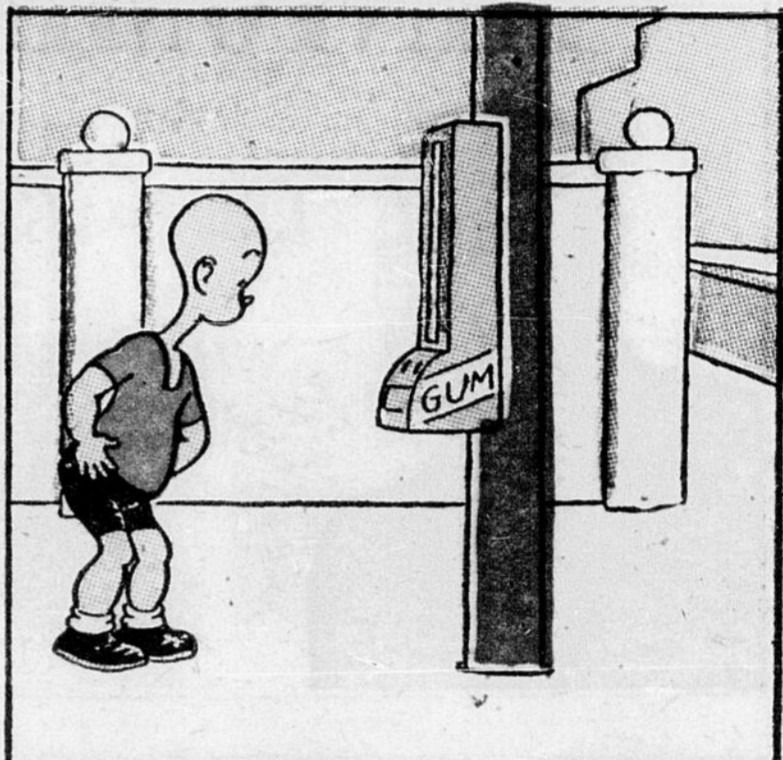
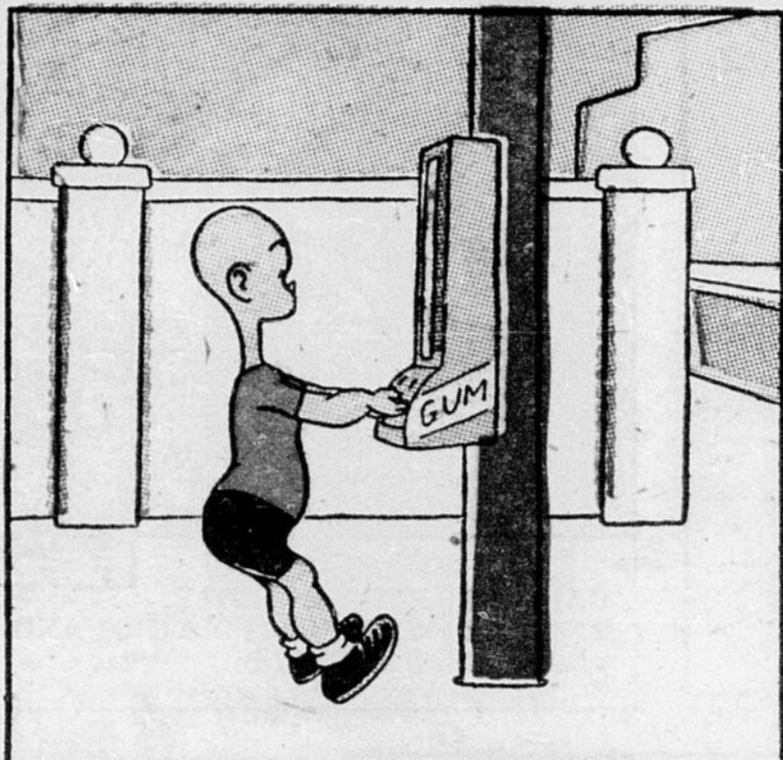
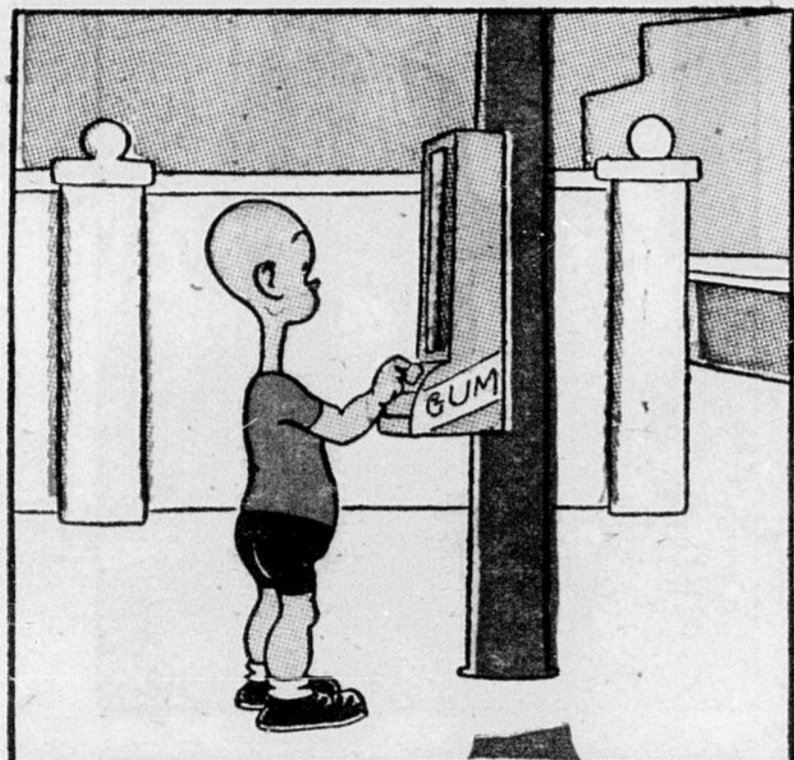
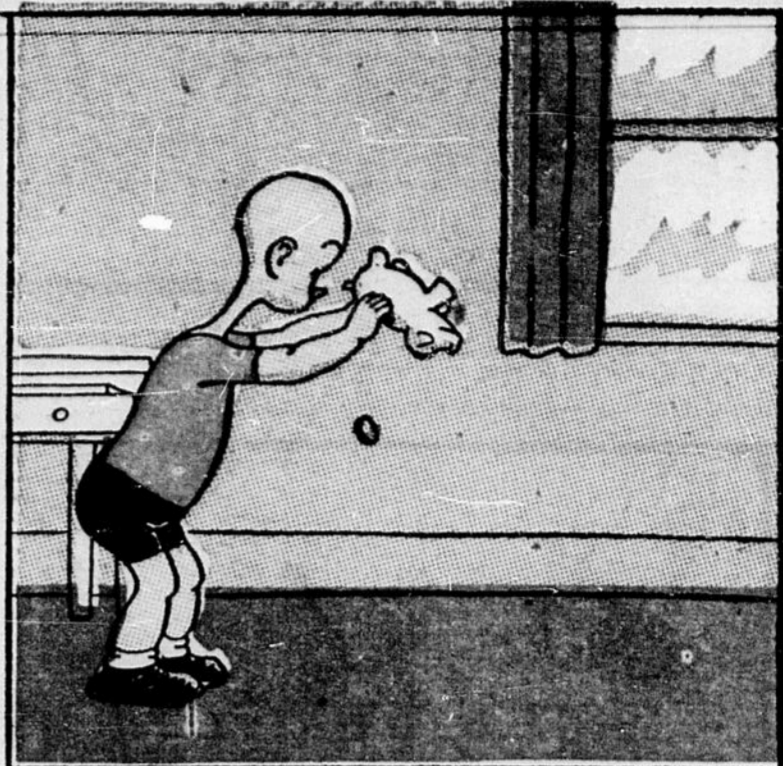
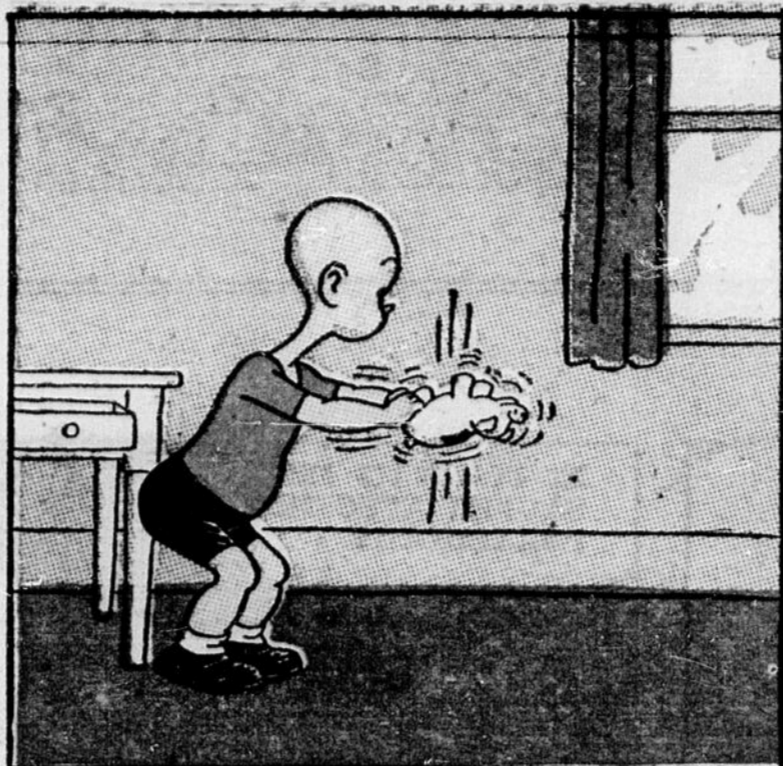
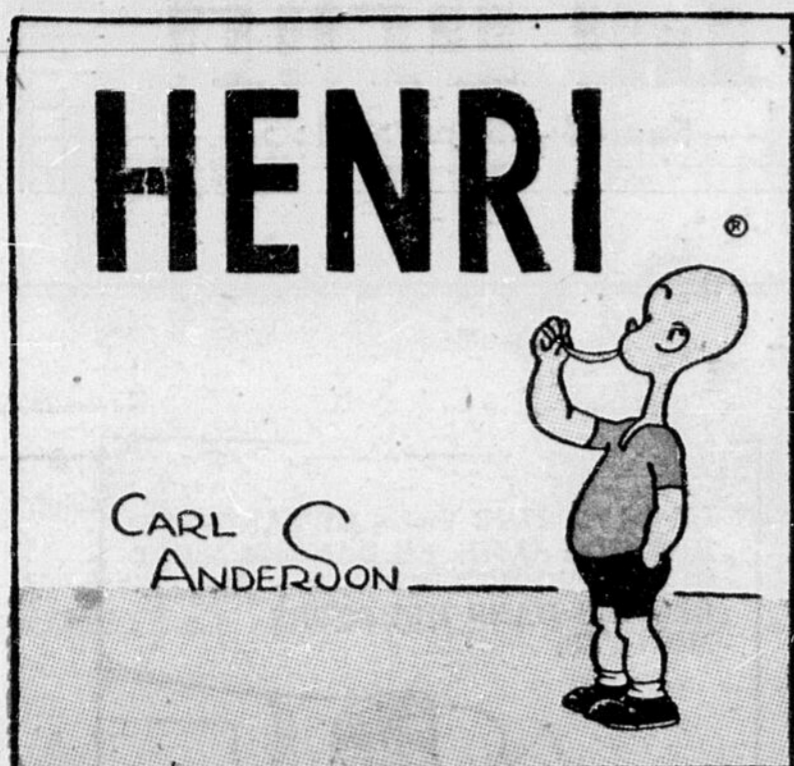
6

QUAND VOUS M'AVEZ CHASSE, LA FOULE M'A LAPIDE ET L'HOMME MASQUE M'A SAUVE, MEME SI J'AVAIS VOULU LE TUER.

CELA M'A OUVERT LES YEUX, ET JE LUI DOIS TOUTE MA NOUVELLE VIE. JE ME DEMANDE OU IL EST MAINTENANT.



7



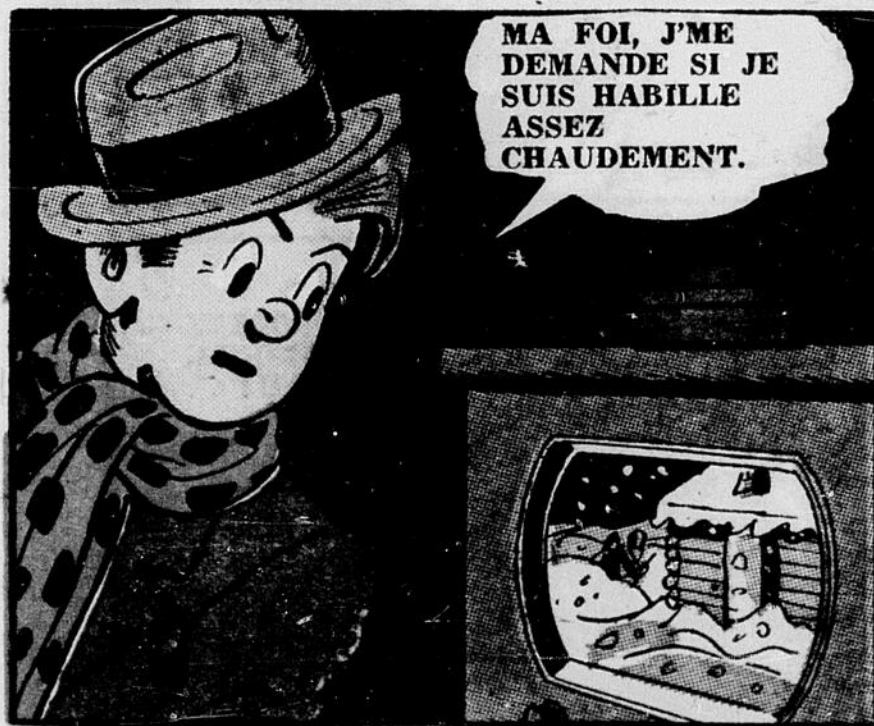
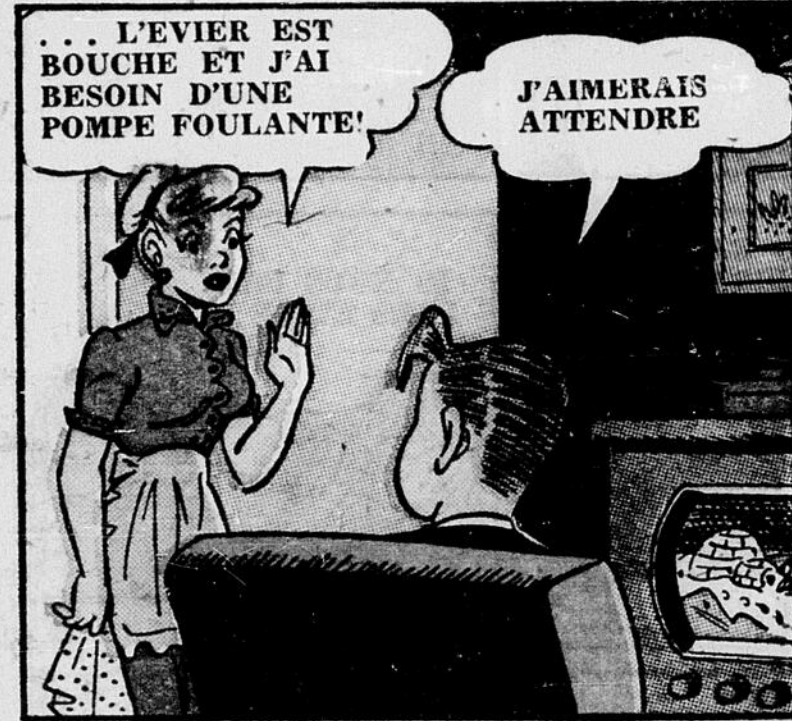
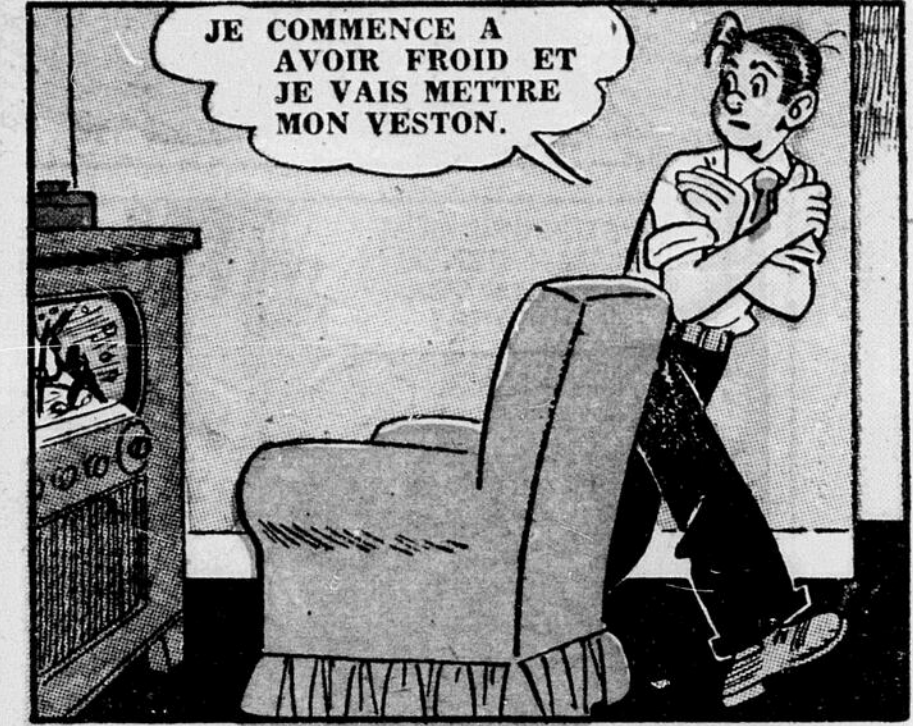
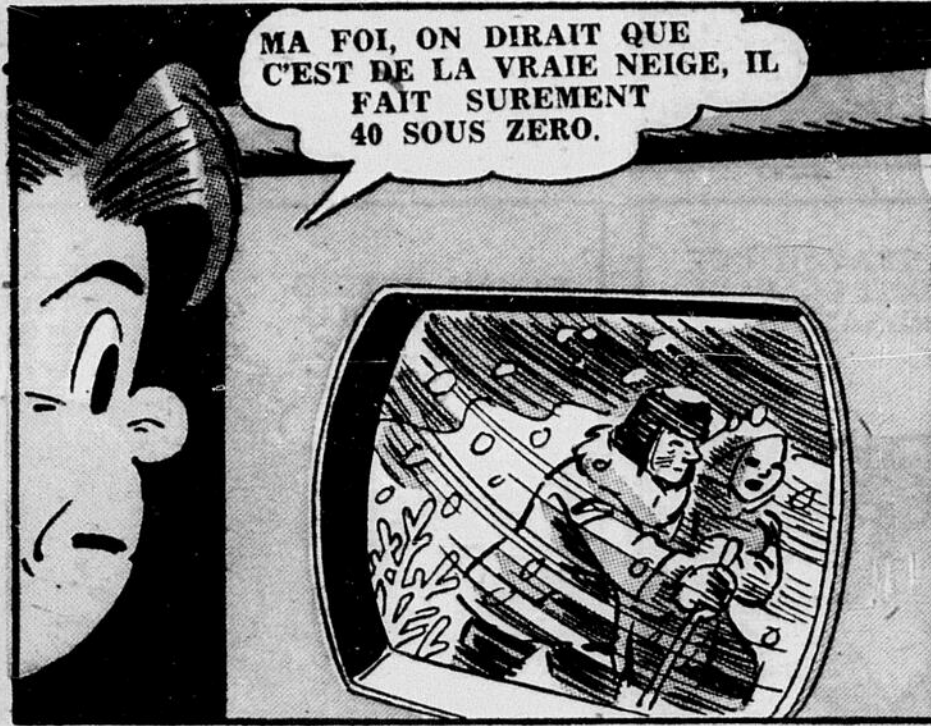
NE MANQUEZ PAS

LE DOMAINE DES SPORTS

Par CHARLIE D'AOUST

COPR. 1952, KING FEATURES SYNDICATE, INC., WORLD RIGHTS RESERVED. 3-9

Blandine



Culture—Littérature—Musique—Théâtre

"VIE DE L'ESPRIT" ... avec Guy Sylvestre

"SOUS LES FEUX DE LA RAMPE" ... avec Guy Beaulne



TOTO et TITI



LE DROIT pour le bénéfice de ses lecteurs

a retenu les services des agences

- PRESSE ASSOCIÉE
- FRANCE PRESSE
- PRESSE CANADIENNE
- REUTER



Imprimerie

Le Droit

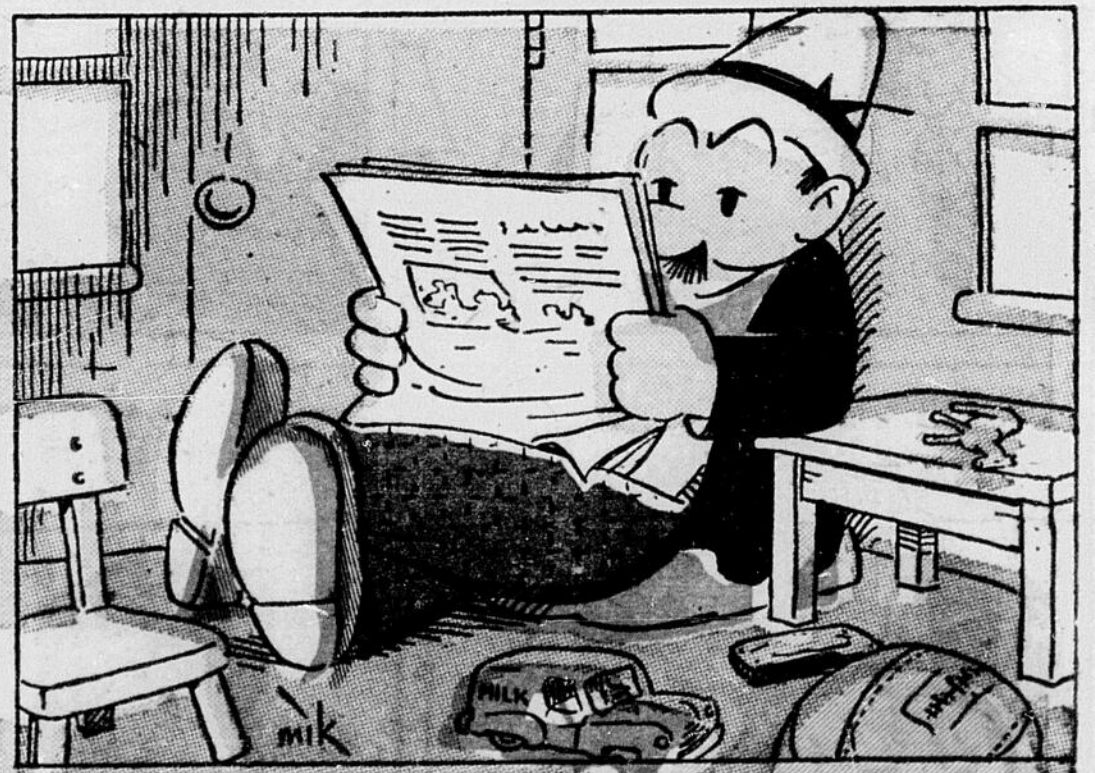
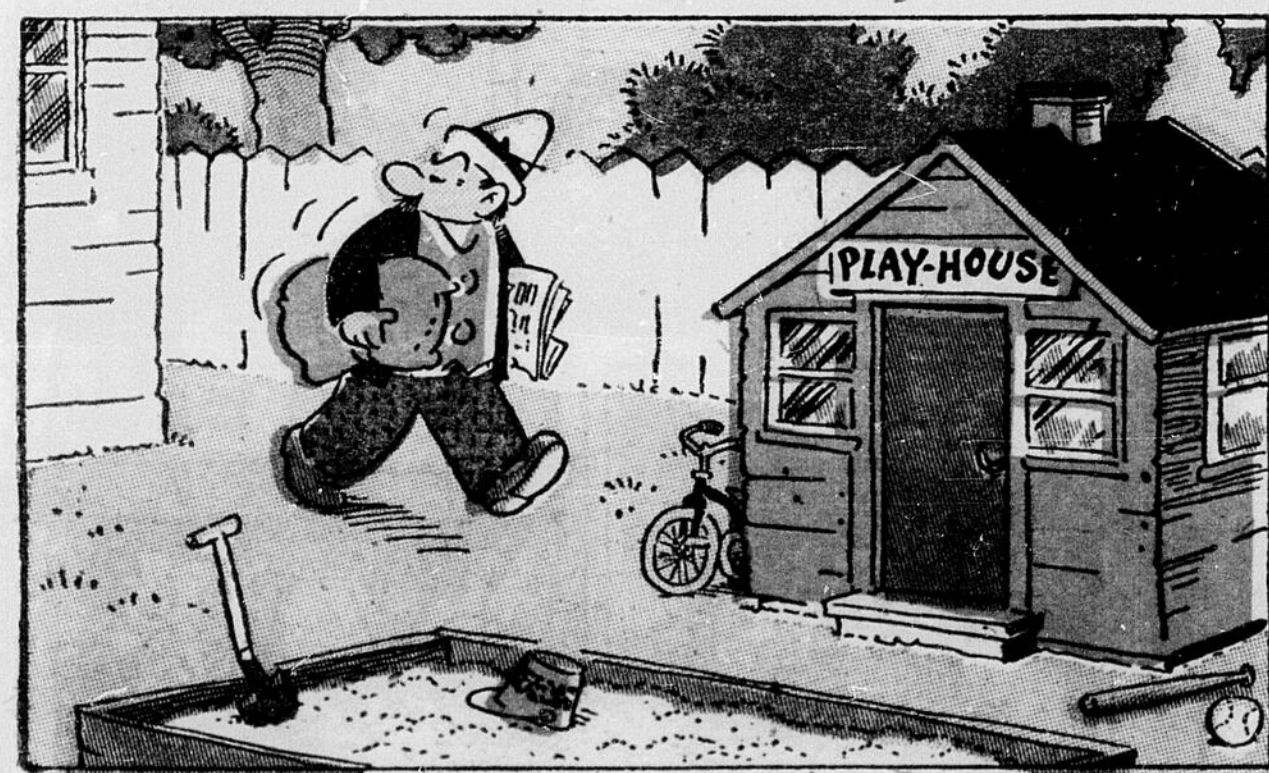
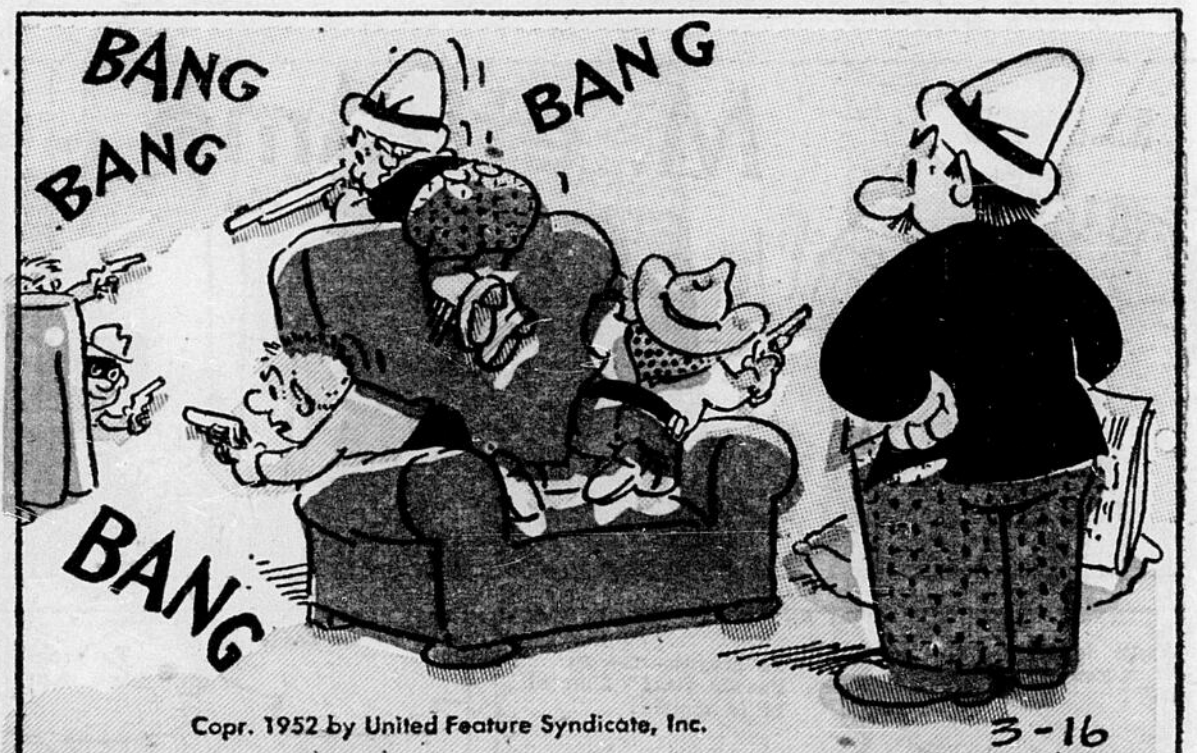
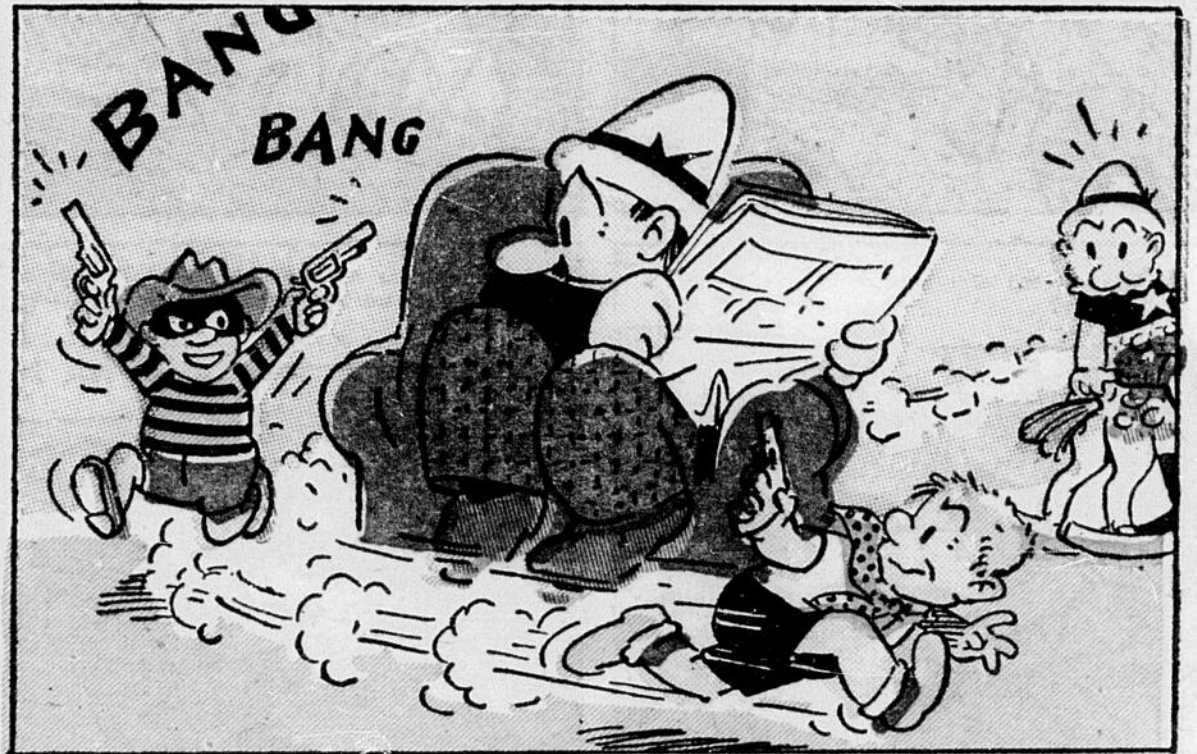
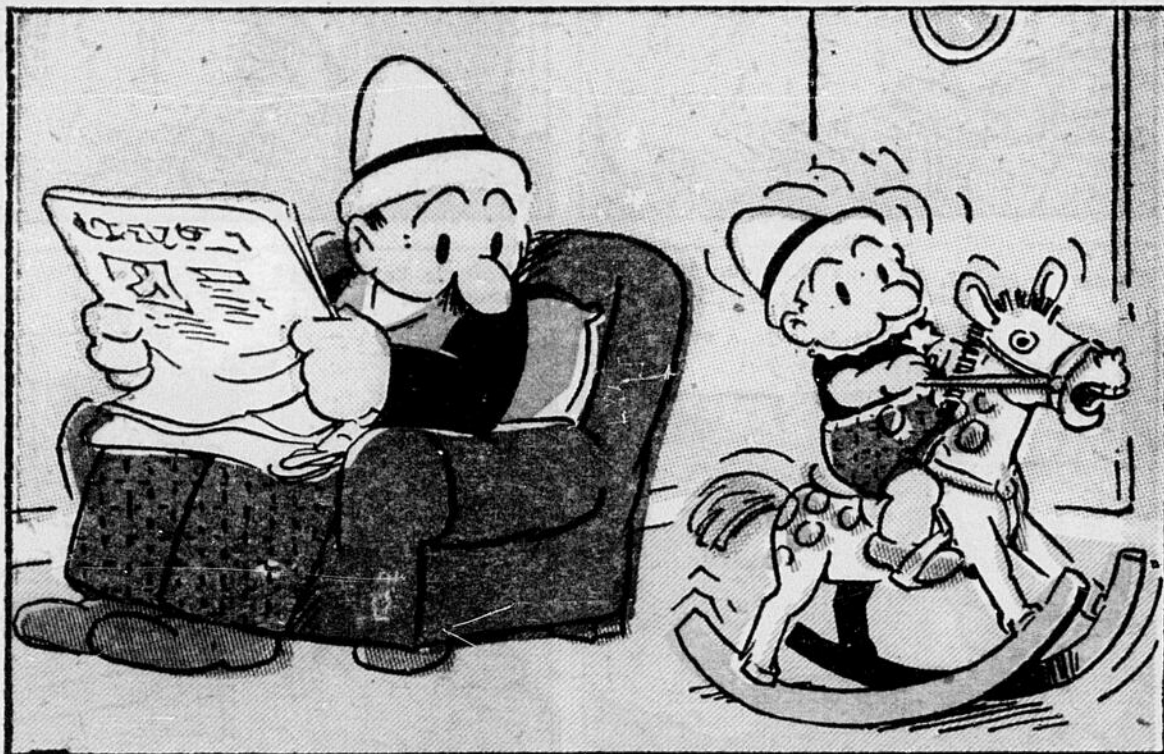
TRAVAIL DE PREMIERE QUALITE—SERVICE PROMPT ET COURTOIS—PRIX RAISONNABLES

368, rue DALHOUSIE

OTTAWA, ONT.

H H

TELEPHONE 3-4061



Lisez les chroniques hebdomadaires
sur la philatélie

par PIERRE CARTIER

LE SERGENT ROY

DE LA
Police Montée

Par
ZANE
GREY



PARDONNEZ-MOI, MONSIEUR, JE VOUS AI PRIS POUR UN DE LA BANDE QUI A TUE MON PERE!

POUR UNE FOIS, JE SUIS CONTENT DE L'EPAISSEUR DU LIVRE DE REGLEMENTS!



LA BALLE S'EST HEUREUSEMENT ARRETEE SUR LE LIVRE DE LOI DU SERGENT ROY!

ALORS, ILS ONT COMMIS UN MEURTRE! NOUS LES RAT-TRAPPERONS, MLE! IMPOSSIBLE D'ALLER BIEN LOIN DANS CETTE TEMPETE!



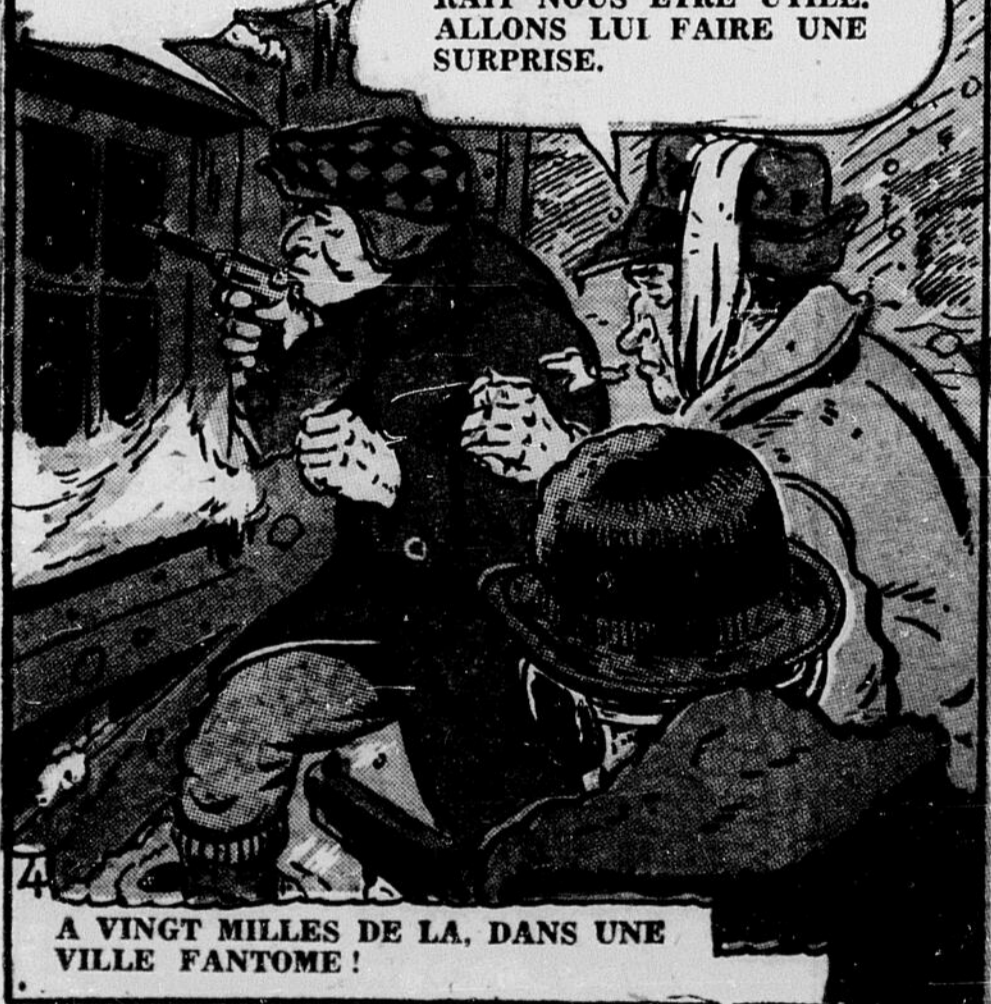
NE VOUS PRESSEZ PAS, J'AI DE BONNES RAISONS POUR VOUS GARDER PRISONNIER!



Produced by Stephen Slesinger, Inc.
Copyright 1952 by King Features Syndicate, Inc.
World rights reserved.

DOIS-JE TIRER, TRIC?

ATTENDS UN PEU, IL POURRAIT NOUS ETRE UTILE. ALLONS LUI FAIRE UNE SURPRISE.



A VINGT MILLES DE LA, DANS UNE VILLE FANTOME!

EH LA, SAVEZ-VOUS QUE JE SUIS LE MAIRE DE CETTE VILLE?

TOUT CE QU'IL NOUS FAUT, M'SIEU LE MAIRE, C'EST LA CLE DE LA VILLE!




... A SUIVRE

LES ATELIERS DU JOURNAL "LE DROIT"

sont maintenant en mesure de vous donner un service perfectionné en travaux de

PHOTOGRAVURE

Une estimation vous convaincra — Pour renseignements, de 9 à 5
Signalez 3-4061



ZORRO

NOUVELLE FORMULE

KID ZORRO

EDWARD est accusé d'un meurtre et d'un vol de chevaux auxquels il a été mêlé involontairement. Il est maintenant un hors-la-loi que la police pourchasse. SWANSON son créancier, est son plus farouche ennemi. Le fils de JOHN, JED, son-boy chez l'éleveur EDWARD promène un superbe étalon, lorsqu'il rencontre son père. Le shérif les surprend. JOHN s'élance sur le air-sang, KID est arrêté comme ayant prémédité le vol du cheval. JOHN va se constituer prisonnier.



Lisez Le Droit

INFORMATION - **REDACTION**
OPINIONS - **ORIENTATION**

Le seul quotidien français de la Capitale